



HAL
open science

Pour le projet urbain : recueil de textes, 1987-1989

René Tabouret, Charles Bachofen, Bernard Woehl

► **To cite this version:**

René Tabouret, Charles Bachofen, Bernard Woehl. Pour le projet urbain : recueil de textes, 1987-1989. [Rapport de recherche] 648/90, Ministère de l'équipement, du logement, des transports et de la mer / Bureau de la recherche architecturale (BRA); Ecole nationale supérieure d'architecture de Strasbourg / Groupe recherche et expérimentation en maîtrise d'œuvre urbaine (REMU). 1989. hal-01908916

HAL Id: hal-01908916

<https://hal.science/hal-01908916>

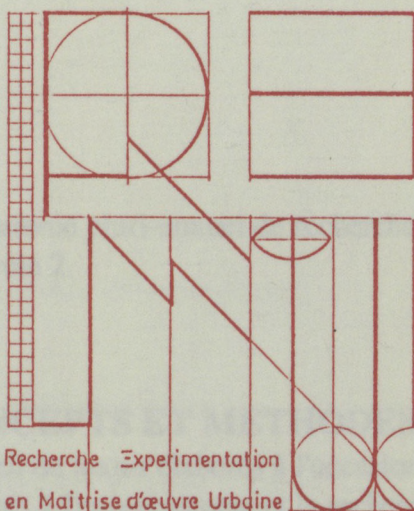
Submitted on 30 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

648-2

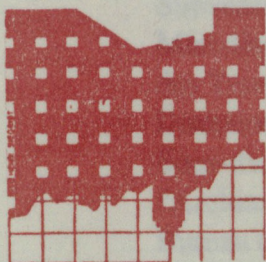
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 1989 90



Recherche Experimentation
en Maîtrise d'œuvre Urbaine
Ecole d'Architecture de Strasbourg

POUR LE PROJET URBAIN:
recueil de textes, 1987-89.

C. Bachofen
R. Tabouret
B. Woehl



ECOLE D'ARCHITECTURE DE STRASBOURG
Groupe de recherche REMU
Recherche et Expérimentation en Maîtrise d'Oeuvre Urbaine

Programme pluri-annuel de recherche "Processus du projet urbain" -
fascicule 2.

CONCEPTS ET METHODES DU PROJET URBAIN

Recueil de textes élaborés à l'occasion de séminaires, colloques ou
destinés à l'enseignement et la recherche (1987-1989)

C. BACHOFEN, R. TABOURET, B. WOHL

Subvention du
Ministère de l'Équipement, du Logement,
des Transports et de la Mer
Direction de l'Architecture et de l'Urbanisme
Sous-direction de l'enseignement de
l'Architecture et de la Recherche
Bureau de la recherche architecturale

1989

CONCEPTS ET METHODES DU PROJET URBAIN

Recueil de textes élaborés à l'occasion de séminaires,
colloques ou destinés à l'enseignement et la recherche.

SOMMAIRE.

Introduction	3
1. Résumés de communications (ordre chronologique)	5
2. Textes non publiés	
. Le Projet Urbain face à la désindustrialisation R. Tabouret	8
. Anticiper la production de sens dans le Projet Urbain R. Tabouret	15
3. Interventions lors du séminaire et du colloque organisés par le groupe de recherches	24
. L'urbaniste par lui-même (en 1962), jalons pour évaluer notre différence. R. Tabouret	26
. Le Projet Urbain en Europe, texte d'orientation C. Bachofen	32
4. Contributions à l'enseignement et à la recherche	39
. Morphologie organique et structurale (de S. Muratori à Alb. Lévy) C. Bachofen	40
. Figures C. Bachofen	50
. Statut de la pratique dans le projet B. Woehl	61.

INTRODUCTION

Le travail de diffusion des connaissances et l'ouverture de débats font partie des missions d'un groupe de recherche et d'expérimentation. C'est l'occasion d'une formalisation, même provisoire, de concepts en cours d'élaboration ; l'intérêt de devoir confronter la théorie en train de se constituer à des situations et thèmes particuliers proposés par l'environnement.

Nous avons jugé utile de présenter, ici, ces fragments de travail théorique que constituent nos contributions à des colloques auxquels nous étions invités ou que nous avons nous-même organisés.

Certains textes ont fait (ou vont prochainement faire) l'objet de publication. Nous n'en présentons ici que les résumés, renvoyant le lecteur aux publications elles-mêmes.

Dans les autres cas nous présentons, outre les résumés, les textes intégraux.

L'ordre choisi est l'ordre chronologique. En trois ans d'activité (1987-1989) nous avons sélectionné neuf communications. Nous avons nous-même organisé un séminaire consacré à la formation au projet urbain (13 avril 1989) et un colloque international consacré au Projet urbain en Europe, (4, 5, 6 oct. 1989). Nous présentons ici deux contributions, dans l'attente de la publication intégrale des actes.

Le travail de recherche est, pour nous, étroitement lié à celui de l'enseignement et à l'expérimentation. Nous n'avons pas jugé possible de développer, ici, les relations recherche - enseignement qui sont des moments d'expérimentation et de précision des concepts et des démarches. Elles sont présentes dans les actes du CEAA de maîtrise d'oeuvre urbaine dont nous avons la responsabilité.

Le travail d'expérimentation lui-même fait l'objet de fascicules distincts «Mémoire urbaine, lieux de mémoire», structures de formation et morphologies aux abords du secteur sauvegardé de Dijon, préétude pour une ZPPAU. Ce travail, réalisé, par d'anciens étudiants du CEAA de Maîtrise d'oeuvre urbaine qui font partie du REMU (Isabelle BURAGLIO et P. BOUCHE), illustre le lien que nous pensons devoir renforcer entre les deux aspects d'une même démarche.*

Tel que, le présent rapport ne prétend pas à la cohérence d'une recherche aboutie et n'évite pas les redites. Il est plutôt le témoignage d'une pensée en action.

*Il en est de même pour la recherche intitulée "L'eau à Mulhouse", réalisée en relation avec la ville de Mulhouse, dans le cadre d'un appel d'offres de recherche du Plan Urbain.

1. RESUMES DE COMMUNICATION (ordre chronologique de 1987 à 1989)

1.1. C. Bachofen, **Les temps du projet urbain** in Actes du colloque «La construction du lieu urbain», Centre International d'étude du Projet Urbain, Florence, sept. 1987 - Alinéa éditeur (textes anglais et italien).

Projet pour et dans le temps présent, le projet urbain est confronté aux problèmes du quotidien de la ville : circulation, logements, jeunes, isolement... et aux contradictions de la société actuelle. Projet du temps présent, il intervient dans un paysage urbain où le symbole domine l'espace, relègue l'architecture au rôle d'enseigne, de signe dans l'espace et non de forme de l'espace.

Processus plutôt qu'addition d'opérations, façon de faire la ville plutôt que projet de La ville, il prétend cependant s'inscrire dans la durée.

Projet sur un site et dans une aire culturelle donnée, il rencontre les «structures de permanence», les traces et les tracés historiques de la forme urbaine. L'espace de projet urbain est alors déterminé par l'histoire de sa formation ; celle-ci établit des liens de complicité entre ville et citoyens, une véritable continuité liée, au-delà des ruptures, au temps de la culture.

1.2. C. Bachofen, **Urbanisme et (questions de la) forme**. In Actes du Séminaire «Idées de villes», Ecole d'architecture de Clermont-Ferrand, mars 1988. - E.A. de Clermont-Ferrand, éditeur, 1989.

Considérer la forme urbaine en tant que production sociale et en tant qu'architecture renvoie à la question du projet et inscrit la forme urbaine dans un processus historique de formation et de transformation de la ville ; l'urbanisme aujourd'hui ne peut qu'échouer dans son intention d'organiser l'ordre spatial et social adapté aux conditions de la société contemporaine, parce qu'il est une démarche de plan, non de projet ; parce qu'il n'accepte l'architecture que comme avatar, comme produit quelconque du plan et non comme élément premier de l'ordre qu'il entend mettre en place.

1.3. C. Bachofen, **Maîtrise d'Oeuvre Urbaine et Projet Urbain (Questions de formation)**, in Actes du Séminaire «Idées de Villes», Ecole d'Architecture de Clermont-Ferrand, mars 1988 - E.A. de Clermont-Ferrand, éditeur, 1989.

A l'origine du projet de formation à la maîtrise d'oeuvre urbaine on peut repérer la préoccupation de constituer des compétences dans le domaine du «chaînon manquant» (1980) entre urbanisme (plan, programmation) et opérations constructives.

Dans cet objectif, la démarche passe par des biais théoriques : celui des effectuations - processus de transformation, de valorisation, de constitution des représentations - ou celui des abstractions - la structure urbaine, les figures.

Des différentes disciplines qui étudient l'espace urbain, on retient ce qu'elles peuvent apporter de connaissances, tant au plan des concepts que des méthodes. Elles sont le corpus à partir duquel il s'agit de rendre

compte de l'articulation générale des espaces et des phénomènes urbains. Cependant, cette articulation ne peut être saisie qu'à travers la démarche du projet urbain. Nouvelle façon de penser l'urbanisme, la démarche du projet urbain vise l'organisation des différentes actions, l'unification des logiques sectorielles, l'affirmation des identités de la ville. Elle s'appuie sur l'histoire, les morphologies, les structures et met la forme urbaine au centre de son propos.

1.4. R. Tabouret : Projet sur l'espace urbain ou projet de produit périmètre In Actes du colloque «Demain la Ville», Centre International d'études du projet urbain, Florence, sept. 1988
- Alinéa éditeur (textes anglais et italien)

La critique du projet du Centre Directionnel de Naples est l'occasion d'opposer les opérations-périmètres conçues dans une logique de rentabilisation limitée aux process globaux de transformation qui sont attentifs au «mode d'existence» concret de la ville dans la longue durée et avec les contradictions du présent.

1.5. R. Tabouret : Le projet urbain face à la désindustrialisation Association Villes européennes fin du XXe siècle, Strasbourg, déc. 1988 (non publié, texte intégral ci-après).

Ville industrielle, Mulhouse est confrontée à une nécessaire mutation quant à son identité, sa centralité et sa fonction territoriale dans le cadre de l'armature urbaine du Rhin Supérieur. L'approche de la ville comme territoire (imbrication des échelles) et comme dynamique (imbrication des stratégies) conduit dans ce cas à privilégier la vision de la ville comme ensemble de fragments significatifs, réseaux de lieux identifiés et objet de stratégies conjuguées. On ne confond pas la centralité (caractéristique de l'espace urbain) et la centralisation (à la fois topique et fonctionnelle). Attitude qui conduit à inscrire la ville ainsi conçue dans un réseau de villes capable de se recomposer et de résister à une métropolisation sans objet.

1.6. R. Tabouret : Anticiper la production de sens dans le projet urbain Association des Universités de Naples, Florence et Rome, mars 1989 (non publié, texte intégral ci-après).

Peut-on pallier à la disparition des technologies liées au corps et aux collectifs de travailleurs qui étaient au fondement des processus d'individuation / socialisation ? Peut-on se priver de la cité comme unité de référence, médiation par rapport au monde et à l'époque ? La possibilité de réponses particulières à chaque ville, serait liée à la formalisation de la ville par fragments et réseau de lieux (nouvelle centralité), autour de programmes interactifs (nouvelle mixité), l'explicitation du processus de transformation de l'espace urbain (nouvelle citoyenneté). Susciter la production de sens peut ainsi donner raison d'être à l'architecture.

1.7. R. Tabouret : L'urbaniste par lui-même (SFU 1963) Jalons pour évaluer notre différence In Actes du séminaire «Opérationnalité du projet urbain et demande de formation», Ecole d'Architecture de Strasbourg, avril 1989 (A paraître).

L'incapacité à dissocier urbanisme, planification et architecture répondait alors à une logique professionnelle de pouvoir, légitimée par une capacité opérationnelle de fait (correspondant aux institutions et à leur demande) et par un discours doctrinal : la ville comme organisme. Les situations urbaines actuelles incitent à chercher des profils de compétence différents, en rapport à une théorie de l'espace urbain en transformation et capables de s'inscrire dans un processus de production plus socialisé de celui-ci.

1.8. Ch. Bachofen, **Actualité du projet urbain** in Actes du colloque «Cultures professionnelles de l'urbanisme». Laboratoire de théorie des mutations urbaines, Paris VIII, Avril 1989 (à paraître, janvier 1990).

Central / local ; totalité / fragments ; organisation sociales /dispositions formelles, ces oppositions ouvrent un espace où l'architecture a pu développer l'approche «morphologie urbaine». Le concept d'«espace urbain» et la prise en compte des temporalités à l'oeuvre dans la formation de la ville conduisent à accentuer les diverses acceptions du concept de structure comme support des potentialités de transformation et des articulations d'échelles. Les préfigurations de lieux définis permettent d'anticiper leur contribution à la qualification de l'espace (valorisation utilitaire et symbolique).

1.9. R. Tabouret, **Prospective et projet urbain réflexions et grands projets sur l'espace de Bâle, Mulhouse, Belfort**. Association de Prospective Rhénane, Mulhouse, juin 1989. (non publié).

L'intervention dans le débat pointe l'économisme des démarches et la disparité des études dont aucune n'est en mesure d'opposer un concept de réseau de villes aux tendances dominantes : terminaux et métropolisation. Il faudrait, en termes de flux et d'économie symbolique, élucider ce qui «circule» entre le niveau du «réseau des places internationales» et le territoire «organisé» par la ville (la ville, à l'articulation entre l'économie-monde et la région ; les lieux fonctionnels ou significatifs de cette articulation). Une analyse prospective de cette articulation pourrait accentuer la fonction de la ville comme lieu de transformation sociale intéressant par sa plasticité.

2. TEXTES NON PUBLIES

LE PROJET URBAIN FACE A LA DESINDUSTRIALISATION

Colloque Association "Villes Européennes fin XIX^e siècle",
Strasbourg, décembre 1988.

Processus ambitieux et nécessaire : le Projet Urbain

Les 15 dernières années ont vu émerger de «nouvelles façons de faire» en matière d'extension, substitution et aménagement urbain. Sous des termes divers dans les différents pays mais particulièrement en France, il s'agissait de se dégager des pratiques alors dominantes en «urbanisme». Dès le départ le Projet Urbain s'est inscrit en creux dans l'écart, alors accentué, entre la planification et les dispositifs réglementaires d'une part, et d'autre part les opérations d'édification et leur architecture ; les unes dévaluées par l'imprévision de la crise des années 70, les autres compromises par le non-urbanité des grands ensembles.(1)

Mais ce serait manquer l'essentiel que de se limiter à considérer le Projet Urbain comme le chaînon manquant, chaînon capable de compléter l'arsenal des procédures afin de mieux conduire à son terme un processus allant de la décision de planification générale au choix du parti architectural de l'édifice. De la production, en amont, d'un espace à construire en attente des investisseurs, à la production, en aval, d'un espace construit offert à une clientèle présumée. Avec le Projet Urbain l'attitude est tout autre : il ne s'agit plus de désigner un produit fini mais les termes d'un processus de transformation. Le Projet Urbain est projet sur l'espace urbain en transformation.

L'espace, c'est ce qui s'y passe. Cette réalité, dans sa complexité, nous échappe ; ce que nous pouvons en savoir, c'est un ensemble d'observations à partir d'un certain point de vue. On a dit qu'une science se spécifiait moins par l'extension de son objet que par le point de vue à partir duquel elle attaque le réel, point de vue d'où elle se construit. Face à la ville, en faisant varier le point de vue, nous pouvons connaître-construire une série de réalités partielles : l'espace économique et des investissements, l'espace des formes de socialité et de la vie quotidienne, l'espace des pratiques et des productions culturelles, l'espace des adolescents ou des personnes âgées ...etc... L'espace urbain, c'est le produit de tous ces espaces en interactions multiples dans un même espace physique, celui de la ville bâtie. Toute modification repérable dans l'un d'entre eux, tout projet (qui est projet de modification de ces réalités), affecte l'ensemble. L'espace urbain est en production-transformation continue. Y intervenir c'est d'abord prendre acte de son existence, y repérer les processus de formations antérieurs, les traces capables d'étayer le mémoire de cette formation et les identifications actuelles, les permanences morphologiques en particulier.

Le Projet Urbain explore les potentialités de transformation que recèlent la morphologie physique de la ville et sa morphologie sociale. Il réintroduit ainsi le rôle de la forme qui s'était dissous dans les procédures d'urbanisme. Ces transformations possibles font l'objet de scénarios

(1) C. Bachofen, R. Tabouret. La maîtrise d'Oeuvre Urbaine Paris-Strasbourg. Secrétariat de la Recherche Architecturale et Ecole d'Architecture de Strasbourg-1984

alternatifs qui s'illustrent de projets partiels d'aménagement et d'architecture. Projet de forme sur un fragment de ville qui, au-delà du contexte immédiat, prend en compte la place de ce fragment dans la structure urbaine, et le rôle de cet aménagement dans la transformation de l'espace urbain. Le Projet Urbain s'applique à articuler les échelles, échelles spatiales dans la ville, son territoire et sa région d'influence, échelles temporelles dans le processus de transformation.

Quel en est l'enjeu principal ? Intéresser et interpeller les acteurs possibles du processus de transformation. A cette fin, les préfigurations de la partie de ville transformée doivent être assez concrètes pour que chacun puisse y projeter ses propres intérêts, ses exigences, sa stratégie particulière de promoteur, d'industriel, de maire, de jeune ou de retraité. Le Projet Urbain est alors le lieu d'une interrogation sur le devenir de la ville, d'une confrontation entre les investisseurs éventuels et la collectivité interpellée sur son devenir.

Il concrétise des alternatives qui posent la question d'un choix de développement, c'est-à-dire d'une façon de gouverner une dynamique urbaine possible, ou encore de dégager des stratégies partagées entre différents acteurs publics et privés.

Quel est le ressort de ce processus ? La production de valeur. Toute transformation locale de l'espace urbain introduit de nouvelles différenciations dans le territoire ; cette qualification différentielle a des effets de valorisation relative sur lesquels l'investisseur peut ajuster sa stratégie. Mais aussi l'inscription de formes nouvelles dans un univers de formes existant est significative (selon des dispositifs biens balisés par les sémioticiens). Dès le projet, il y a production de sens anticipant la productions de sens qui pourra se produire dans la vie même de la ville ; chacun peut dès lors en imaginer l'importance pour lui-même et pour les autres et en quoi l'existence de la ville s'en trouvera modifiée, confortée ou non. Au-delà de l'ensemble de bâtiments, d'activités, d'administrations communes qui la constitue, la ville, avec son nom, existe dans le fait que, sous ce nom, chacun peut mobiliser un ensemble de représentations recouvrant celles de ses concitoyens, en particulier représentations des lieux qui lui sont les plus familiers ou les plus significatifs. Le Projet Urbain n'a de portée que de produire du sens, en affirmant l'identité des lieux et en facilitant leur prise dans une vision d'ensemble du temps et de l'espace de la ville ; production de valeur symbolique et, au-delà d'une image, d'une identité.(2)

Voici ce que peuvent être l'ambition et la raison d'être du Projet Urbain. Il est significatif que cette pratique ait émergé à propos de zones dévalorisées des centres obsolètes, des banlieues et des villes industrielles frappées par le déclin de leurs activités.

Je voudrais l'illustrer et proposer quelques axes de réflexion en m'appuyant sur la présentation d'une ville exemplaire de ce point de vue : Mulhouse, ex-métropole industrielle.

Ville industrielle et question urbaine aujourd'hui : Le cas Mulhouse.

Il y a 200 ans, Mulhouse est une petite ville enserrée par la rivière Ill dans une triple ceinture de fossés, au pied des derniers reliefs du Jura, laissée

(2) Cf. le séminaire de recherche sur la valeur et la valorisation de l'espace 1988-1989. Sous la direction de J.L. Gourdon et E. Perrin. Secrétariat permanent du plan urbain.

de côté par les grandes routes du commerce international, à l'est vers Bâle-Venise, à l'ouest vers Paris et Lyon. A partir de la vogue des cotonnades imprimées (les «indiennes»), sa bourgeoisie protestante, négociant habilement la conjoncture historique du début du 19e siècle, (variations des frontières de l'Etat français), en fait le centre d'une expansion industrielle remarquable. Développement conjugué des fabrications textiles, chimiques et mécaniques appuyé par l'arrivée du canal du Rhône au Rhin puis du chemin de fer ; sur le territoire hors-les-fossés, mais aussi dans les petites villes situées au débouché des vallées vosgiennes où s'installent de nouvelles «branches» et qui assurent le relai avec les usines, les cités ouvrières et l'habitat dispersé dans l'amont de ces vallées. Passant de 6.000 Hab. en 1810 à 70.000 en 1870, le «Manchester du continent» a, pour la 1ère révolution industrielle, valeur exemplaire ; on parle de «modèle mulhousien» sachant conjuguer l'invention scientifique et technique, l'organisation des fabrications et leur intégration, la décision industrielle tournée vers un marché mondial, et une politique de contrôle social notamment à partir de 1850 par la construction d'un habitat ouvrier lié au lieu de travail. Ce dispositif régional se complètera à partir de 1900 par le bassin minier potassique, à partir de 1945 par la fonction frontalière avec la Suisse et par l'équipement hydro-électrique du Rhin. La crise des années 60 dans le textile est un coup de semonce, mais c'est peu avant 1980 qu'éclate au grand jour l'amère situation : la décision industrielle n'est plus locale, les dernières grandes entreprises sont à leur tour menacées.

La mutation souhaitée des activités économiques et du cadre de vie se heurte aux facteurs structuraux caractéristiques des territoires industriels en crise :

- déficit d'emploi directement engendré par les fermetures et les «modernisations», et insuffisance des moyens pour une requalification de la main d'oeuvre.
- manque d'attractivité pour les investisseurs dans les domaines des technologies nouvelles et du tertiaire de haut niveau.
- manque de capitaux locaux puissants, particulièrement de capitaux intéressés à revaloriser le patrimoine bâti.
- éclatement de la classe dirigeante industrielle et manque d'institutions politiques aguerries.

Mulhouse affronte cette conjoncture en situation de concurrence:

- concurrence interne à l'agglomération avec les communes périphériques qui attirent les nouvelles P.M.E. par une fiscalité réduite ; concurrence à l'intérieur de la sous-région où les petites villes pèsent par leur représentation politique active.
- concurrence externe sur le Rhin supérieur, avec risque de pompage du tertiaire, des universités, des technologies avancées vers Bâle ou Strasbourg par «métropolisation».

La «ville aux cent cheminées», ville de l'esprit d'entreprise et de l'efficacité industrielle, s'identifiait aux grands noms de son patronat et au tempérament de sa «classe laborieuse». Tout cela est alors compromis. Mulhouse se cherche... et va être amenée à poser plus nettement la «question urbaine».

C'est dans ces conditions que la municipalité de Mulhouse répond à la sollicitation du C.E.A.A. «Maîtrise d'Oeuvre Urbaine» de l'Ecole d'Architecture de Strasbourg : notre «atelier de formation en Projet Urbain» en travaillant sur Mulhouse sera aussi «atelier d'expérimentation de la pertinence du Projet Urbain», en situation. L'analyse structurelle et morphologique de la ville désigne des éléments de permanence qui nous

renvoient à l'histoire de sa formation et soutient notre questionnement des projets en cours. Un premier volet «d'idées pour Mulhouse» se dégage alors autour des notions de réseau, séquences, pôles ; à ce niveau de la réflexion, ces notions sont retenues pour leur caractère opératoire et il s'agit d'illustrer une attitude préliminaire à une stratégie. Présentées à nos interlocuteurs mulhousiens, ces idées vont permettre d'affiner le diagnostic et les propositions.

Face aux mutations économiques, la «question urbaine» à Mulhouse peut s'articuler ainsi :

- ville ouvrière embarrassée de son héritage industriel, en quête d'une nouvelle identité ; (difficile de tourner la page sans renier ce passé ; difficile de considérer les friches industrielles non comme des blessures à cicatriser au plus vite, mais comme des occasions majeures de recomposer l'espace urbain).
- ville industrielle formée par fragments en quête de sa centralité (quel contenu, quels lieux dans la structure urbaine, quelle contribution à la représentation que chacun peut se faire de Mulhouse ?)
- ville, ancien centre d'un développement régional lié à l'expansion industrielle, en quête d'une nouvelle fonction territoriale (dans le cadre d'une armature urbaine en remaniement).

Un exemple illustre la domination de l'image de l'industrie dans les représentations des Mulhousiens. Aucune des personnes interrogées ne savait répondre à la question : «Mulhouse est-elle sur l'Ill ? Où passe cette rivière ?». La plupart voient le sigle de la ville comme un engrenage et non comme une roue à aubes, vieux blason de «la Ville des Moulins».

Attitude, concepts, préfigurations, scénarios : le Projet Urbain à Mulhouse.

Les trois principaux enjeux identifiés justifient une attitude globale quant à la transformation de la ville, sinon Mulhouse raterait la construction de la ville contemporaine : chaque opportunité importante doit être l'occasion de qualifier un fragment de ville ; chaque opération doit être rapportée aux structures existantes de la ville et évaluée comme potentialité de recomposition générale de l'espace urbain ; il y a lieu de substituer à une mémoire collective mal formulée et mal-à-l'aise, une articulation explicite de l'histoire de la ville, condition pour que cette histoire puisse continuer (et s'inscrire dans l'espace).

Dès un tel énoncé, le Projet Urbain a commencé. Les propositions que nous formulerons vont illustrer cette démarche, - le Projet Urbain comme processus ouvert, - et du même coup, initier ce processus. Deux plans de réflexion sont proposés : la ville comme territoire, la ville comme dynamique ; voici ce que nous avons pu avancer dans la récente exposition «Mulhouse ; COM'88».

La ville comme territoire

Ensemble de lieux parfois peu qualifiés et globalement mal perçus, Mulhouse peut être recomposée si les diverses interventions contribuent à nouer des réseaux. Premières orientations :

1 Hiérarchiser et rendre lisible le réseau des voies, à ses 4 échelles : autoroute, transit urbain, desserte de secteur, centre historique. Pour cela : recomposer l'ensemble des portes autoroutières ; qualifier les parcours majeurs (connexions et orientations lisibles) par l'architecture du bâti et des espaces publics.

2 Mettre en valeur le réseau des eaux libres (lecture du site et des origines de la ville, pratiques nouvelles).

3 Entre les grands lieux d'activités collectives (santé, sport, université, technopole, musées, expositions, spectacles, zoo...) établir une connexion multiforme (par le paysage, les parcours, les médias, les interventions artistiques, la fête,...)

Deux exemples illustrent cette démarche.

Illberg-Illzach. Le canal redécouvert

Le canal de décharge (canal de crues à l'origine) est l'occasion d'une réflexion : Quelle est la place de l'eau, élément symbolique fort, dans la façon dont on se représente Mulhouse ? Le canal comme lieu populaire de promenade, de pratiques sportives et culturelles, quels aménagements ? Quels équipements y rattacher ? Le canal comme séquence urbaine, de l'Illberg (secteur sportif et universitaire) et la SACM (à reconverter) jusqu'à Illzach (et au Musée de l'Auto). Une première étude explore comment le travail sur le tissu urbain et les espaces publics peut « Construire une séquence qui raconte Mulhouse ».

Mer Rouge - Merzau. Le boulevard des Musées.

Entre le Parc d'activités du Technopole et le Musée de l'Auto : Formation d'une image urbaine consistante par des aménagements liés aux musées et une série d'interventions sur les espaces publics : le «Boulevard des Musées». Traitement de l'accessibilité depuis les échangeurs et la ville. Incitation à des investissements privés s'inscrivant dans cette séquence par leur programme et leur architecture. Anticipation de scénarios d'affectation et de lotissement sur les zones libérables, par exemple une «façade autoroutière».

La réflexion s'est depuis élargie au secteur de la Merzau et à la connexion avec le Bassin Neuf, dans l'optique d'un «Mulhouse de la Culture Technique».

La ville comme dynamique. Mulhouse process.

Avec le terme de process, on souligne que le Projet Urbain est aussi un **projet avec le temps**. Plan général et préfigurations localisées sont le support d'une réflexion collective poursuivie, avec scénarios alternatifs. Chaque opportunité peut s'y inscrire ; la stratégie de l'investisseur (public ou privé) peut prendre appui sur le potentiel de signification (donc de «valeur») que le Projet Urbain apporte à son opération.

Le plan Mulhouse-process articule, sur la situation actuelle, trois types de transformations :

- des parties de tissu urbain susceptibles de constituer des fragments de ville fortement valorisés par la question de la construction d'une nouvelle centralité.

- des sites importants à révéler pour leur valeur symbolique (l'eau, la mémoire, l'architecture...)
- des secteurs d'origine industrielle à structurer (accessibilité, paysage, composition générale) pour y conjuguer des programmes complexes et la construction d'espaces urbains contemporains.

Inscrire ces idées sur un plan, schématiquement, est l'acte initial de la définition d'une stratégie (définition de lignes d'actions durables, de priorités initiales, de façons de réagir aux changements de conjoncture).

Un tel plan désigne déjà des «zones de projet», des points sensibles où il faudrait s'interdire le laisser-faire. Il alerte aussi sur ce qui n'y est pas représenté : la question générale de la requalification de l'espace résidentiel. Dans sa globalité, il désigne des situations de transformation différentes, suivant les secteurs, où des stratégies partagées pourront s'élaborer entre des acteurs chaque fois différemment motivés. Mais au-delà de cette portée incitative, il peut prendre un caractère opérationnel dès lors que son adoption par la collectivité devient la référence pour élaborer les projets particuliers d'opération et d'espace public. Un pas a été franchi en ce sens à Mulhouse : une association s'est créée qui réfléchit le devenir de la ville dans quatre ateliers (l'économie, le sport, la culture et le cadre urbain). Ce dernier vient de publier le rapport issu d'un an de travaux, nos propositions y sont reprises. La prochaine étape sera effectivement d'établir des règles d'évaluation des opportunités et des priorités (méritant études préalables et recherche d'investisseurs).(3)

Vers de nouvelles formes de centralité et de valorisation ?

Cet exemple Mulhousien me fonde à verser au débat «villes et désindustrialisation» quatre idées générales.

1. M. le Président Lacaze a suggéré qu'en période de crise et de mutations, l'attentisme de l'Etat et le silence des experts étaient bienvenus. Je me range à cette opinion s'il s'agit d'une discrétion portant sur les procédures, non d'un désengagement total, et surtout à condition que les unités sociales ou territoriales ainsi «autonomisées» saisissent l'occasion pour élaborer leur propre projet (et qu'elles y soient encouragées).

2. Dans ces conditions, on a quelque chance d'aboutir à d'autres concepts que ceux des grandes villes historiques et métropoles actuelles. Ainsi de la centralité. Faut-il rechercher la concentration spatiale des activités commerciales, culturelles et des lieux du pouvoir institutionnels, liée à la densification ancienne de la population et actuelle du bâti, avec accessibilité maximale et lourde charge historique ? Le fait même que les villes pourvues d'un tel centre ont des difficultés à gérer cette concentration, appelle d'autres concepts : La ville comme réseau de pôles de développement, la ville comme réseau de lieux spécifiques.

3. Au plan de l'armature urbaine, le même refus de concentration hiérarchisante des ressources, des investissements et des pouvoirs pose la question d'une recherche de complémentarités entre villes, en réseau, seule susceptible de faire le poids vis à vis de la tendance à la métropolisation sur fond d'activité financière. C'est là peut être le nouveau défi posé à la classe politique des villes.

(3) Comm'88 - Mulhouse. Le développement futur de Mulhouse. Ed. Service de l'Urbanisme de la Ville de Mulhouse.

4. Comme nous l'avons évoqué, le projet urbain (dès la phase de projet) produit de la valeur différentielle sur le territoire ; dans son rapport à une histoire qui continue, il rencontre des contradictions dont la négociation par le projet est productrice de sens. Les intervenants dans le processus de projet ne peuvent prétendre s'y inscrire comme experts neutres sinon modestes. Ils y viennent avec leurs propres valeurs, ils les font connaître (au niveau du projet) et contribuent ainsi à ce que d'autres puissent aussi avoir une parole, sans laquelle la citoyenneté dans nos villes serait une coquille vide fragilisée à l'extrême. Là se trouvent aussi les fondements d'une architecture qui puisse contribuer à ces effets de sens. (4)

R. TABOURET, décembre 1988

(4) R. TABOURET - «Projet Urbain et modernité ? La modernité est politique». Conférence à Naples-1982. Ecole d'Architecture de Strasbourg.

ANTICIPER LA PRODUCTION DE SENS DANS LE PROJET URBAIN

Association des Universités de Naples, Florence et Rome -
Naples 17- 18 mars 1989

«Nous assistons au choc de deux civilisations ; les grandes villes seront les principaux champs de cet affrontement titanesque» ainsi s'exprime, en 1856, le premier grand théoricien moderne de l'urbanisme I. Cerda. Il s'engage sur tous les terrains de cet affrontement. La science : il s'efforce d'établir une théorie générale de l'urbanisation. La lutte politique institutionnelle : il est Commandante de Zapatores de la Milice Nationale (trois prédécesseurs ont été exécutés). La solidarité avec la classe ouvrière : il établit une analyse détaillée des conditions de survie de 53 000 ouvriers de Barcelone, avec budget précis d'existence minimum pour 330 groupes sur les 370 dans lesquels il avait «réparti» la population totale. Le rapport à la nature : il rêve d'une Barcelone verte comme les lieux de son enfance. La technique et les inventions. «La vapeur et l'électricité, le chemin de fer et le téléphone, en réduisant les distances, assurent l'unité d'un pays et, bien plus, rapprochent les peuples et rendent possible une fraternité évangélique à l'échelle du monde et la paix universelle». Après un siècle, le désordre emplissant la trame de l'Ensanche à Barcelone, peut être pris pour la métaphore des désordres de notre société urbaine et des «solidarités» planétaires. Mais je n'ai pas évoqué Cerda pour ironiser sur la foi moderniste du XIXe siècle ; je ne crois pas qu'il suffise de remplacer «vapeur et électricité» dans le discours par «électronique et informatique», ni la conception urbanistique de Cerda par des utopies plus «avancées». C. Rowe, dans *Collage City*, a identifié la «répétition» des courants utopistes et la vanité des villes artificielles des années 60 (*Plug-city* d'Archigram ou *Superstudio*). Nous gardons les idéaux de Cerda, mais sans avoir l'illusion que la préfiguration de la ville-du-futur entraîne sa réalisation ; plutôt que de penser l'objet «ville-de-demain» il nous intéresse de travailler le processus de transformation de la ville aujourd'hui. Plutôt que de supposer que la page de la société industrielle soit déjà tournée, nous souhaitons travailler la transformation de l'espace urbain à partir des contradictions existantes et avec les acteurs sociaux en présence.

Je vais présenter quatre projets faits entre 1980 et 1988. Les deux premiers au cours de séminaires internationaux, le troisième par une équipe étudiante en relation avec une municipalité, le quatrième est un projet professionnel dans le cadre d'une procédure française appelée : «Développement Social des Quartiers». Quatre projets qui ne nous entraînent pas dans des polémiques de tendances stylistiques. Ils ont été informés par ma position sur les thèmes de notre colloque et sont, de facto, une contribution au débat, que nous pourrions interpréter ensemble.

Barcelone 1980. Aire de projet : Poblet Nou.

Ancien village de pêcheurs au bout d'un chemin mer-montagne. Lieu du développement de l'industrie textile et mécanique dans le cadre de la trame Cerda ; il a vu la naissance des coopératives et syndicats anarchistes. Partie de ville complètement coupée de la mer par le chemin de fer et l'industrie, séparée physiquement et socialement de la «ville» de Barcelone par chemin de fer et autoroute, bornée au nord-est par un grand ensemble, «les polygonos» qui s'est substitué à un immense bidonville dans les années 70. Le métro se termine 700 mètres avant.

Orientation du projet urbain global : accroître l'autonomie de Poblet Nou et affirmer son identité.

Trois contributions à cet objectif :

- * des règles de gestion du bâti et de la circulation valables sur les secteurs sud et ouest, pour y maintenir la coexistence production / habitat et la réalisation d'équipements utilisés par les personnels des entreprises et les habitants du quartier (financement mixte).
- * une préfiguration de la reconquête du rivage, base d'une activité économique nouvelle et plaisirs de la plage.
- * un projet particulier qui concerne la contradiction la plus actuelle : le face à face du vieux Poblet Nou et des récents Polygonos, deux tissus urbains, deux populations, résultant d'une même logique de production de la ville à deux moments historiques différents.

L'idée de ce projet particulier : révéler le processus de production de la ville à ceux qui le subissent, affirmer un trou dans l'urbanisation, à la rencontre de deux invasions morphologiques de l'ancien territoire agricole, y montrer la terre originaire et la trame agraire, valoriser ce trou comme mémoire et comme lieu qui interpelle l'avenir. Pour cela :

- * la viabilisation suivant le trame Cerda est stoppée, les rues (en remblai de deux mètres) s'arrêtent en formant comme un quai de la ville, non sur la mer, mais ici sur la terre originelle.
- * la construction des Manzanas est stoppée sur la limite ouest. C'est au contraire le terrain de la voie et des carrefours qui va être construit, symbolisant le blocage du processus. Sur 300 mètres de long, un immeuble d'accueil géré par la collectivité peut recevoir des habitations, de la culture sous serre ou des ateliers de montage électronique, un institut de recherche, etc...
- * les polygonos envoient sur le bord du terrain, deux de leurs immeubles élevés. Au sommet de ces tours, un amphithéâtre pour spectacle de plein-air offre une des plus belles vues possibles sur Barcelone de la mer à la montagne.
- * deux ré-interprétations de manzanas résidentielles, la plantation de la Diagonale jamais prolongée jusqu'ici, un édifice formant «ouverture» dans la direction de la mer... expriment des alternatives d'urbanisation.
- * ... et au centre la terre ocre, les derniers chemins encore là, une arrivée d'eau claire qui irrigue le site, sont des supports pour un imaginaire ouvrier encore lié à ses origines perdues. Éléments pour que, à travers discussions, pratiques et constructions, se réalise un parc urbain populaire.

Au total, projet d'un «lieu-de-projet», politique, concret, c'est à dire d'un lieu d'investissement individuel et collectif autour d'éléments symboliques forts, dans une histoire en cours.

Naples. 1982 L'Aire Orientale

Ce travail a été fait dans la semaine qui a précédé la présentation publique du projet de Kenzo Tange et en ignorant tout de l'opération Mededis. Ici, pas besoin de revivifier un passé dont toute la ville témoigne. Par contre, cette partie de ville nous apparaît comme l'ultime espace pour faire que l'ensemble de la ville respire et fonctionne mieux. Trois axes définissent le processus de transformation.

1. privilégier les transports collectifs en site propre, nouer ensemble les différents réseaux qui relient Naples à son territoire étendu (campagnes et bords de mer). Des emprises anciennes sont encore disponibles ; la connexion peut se faire entre la Place Garibaldi et Gian Turco. N'amenons pas l'autoroute dans la ville !

2. dédensifier la vieille ville sans briser les liens sociaux, les modes de vie, la culture populaire, les réseaux de production diffuse.

3. amorcer l'installation d'entreprises nouvelles et d'un centre tertiaire important, mais de façon progressive, en respectant le site, en s'accrochant aux traces de l'histoire industrielle et de la première urbanisation : Cimetière de Poggio Reale, abattoirs, usine textile, Gaslini... et à cet élément majeur du site : la plateforme ferroviaire surélevée de six mètres.

Pour cela, nous retrouvons le plan de 1939 qui déplaçait la gare FSI vers l'est. Le portique de Piccinato sur la Place Garibaldi, retourné vers l'est, ouvrirait la ville vers son nouveau territoire de transformation, l'Aire Orientale.

La stratégie de dédensification : «à chaque opération de dédensification dans le centre ancien doit correspondre une opération d'habitat et une opération de locaux de production dans le nouveau secteur».

La gare actuelle sera peu à peu occupée par des conteneurs habitables et locaux transformables où s'installent des ateliers relais pour la production existant en centre ancien (accès plus facile, installation de technologies récentes... en favorisant les coopératives).

Le terrain (depuis occupé par Mededil) reçoit un tissu urbain neuf, mixtant les typologies traditionnelles réinterprétées (Bassi, immeubles à Cortile...) pour réaliser un habitat et des espaces publics familiers, appropriables, avec cette qualité particulière de l'espace urbain existant : avoir de l'épaisseur dans toutes les directions, «épaisseur» ou se nichent de multiples formes de vie sociale.

NB. Un travail sur des «trames génératives» et sur leurs transformations permet de vérifier qu'on saurait composer avec les édifices industriels conservés, la cité Rione Luzatti, et les exigences fonctionnelles actuelles inscrites dans notre proposition morphologique.

Enfin, un axe est tracé entre Place Garibaldi et la nouvelle gare FSI à l'est ; c'est à la fois la ligne de métro prolongée jusqu'à la zone industrielle et l'axe de développement d'un centre directionnel linéaire, progressif, se construisant sur la plateforme au fur et à mesure que les investisseurs se présentent, pouvant fonctionner dès les phases initiales (longueur réduite) sans avoir engagé d'immenses ressources publiques dans un avenir incertain. Son architecture devrait inscrire dans le site une ligne très pure qui, à l'opposé de toute cacophonie, respecte les collines et prolonge la faille millénaire de la voie visant le château.

Vous pensez bien que, six ans plus tard, je ne présente pas ce projet pour prendre place dans la galerie des projets incompris et ajouter une petite contribution don quichottesque aux travaux beaucoup plus élaborés qui ont été produits pour Naples. Je voulais, sur un exemple connu de tous, illustrer une attitude qui consiste à,

- prendre acte, fortement, de l'existant, dans ses dimensions physiques et sociales.
- refuser les méga-opérations définies par un périmètre et la logique de sa rentabilisation programmatique maximale et rapide.
- penser en articulation constante la forme et le processus. Le projet urbain joue parfois le rôle d'initier le processus en préfigurant plusieurs alternatives de transformation de la réalité et s'enracine pour cela dans les potentialités morphologiques de l'existant. A d'autres moments, il est l'instrument opérationnel qui concrétise une de ces alternatives et relance le processus par l'inscription de nouvelles formes dans la réalité.

Mulhouse. 1987. La gestalt d'une ville.

Ville d'Alsace. 6 000 habitants en 1810 ; 70 000 habitants en 1870 ; 120 000 aujourd'hui et une situation complexe du fait des mutations industrielles après un passé fameux : «le Manchester du continent» «la Ville aux 100 cheminées»...

Formée par l'implantation de petites fabriques (tissage et impression de cotonnades) sur les rivières, puis de grandes usines de filature, tissage, mécanique et chimie liées aux voies ferrées. Ségrégation totale après 1840 entre les familles patronales qui s'installent dans de petits châteaux sur la colline, et la population ouvrière qu'après des révoltes violentes on va chercher à fixer et calmer par des opérations d'habitat social modèles. Pendant cent ans, ville-centre d'un pouvoir industriel qui commande l'organisation de toute la région ; aujourd'hui les décisions industrielles se prennent ailleurs (sauf le groupe DMC), les grandes fabriques textiles (1960) ou mécaniques (1980) ont fermé, ces usines doivent être rasées ou reconverties. La ville actuelle s'allonge d'ouest en est, le long d'une autoroute qui est en même temps l'axe de l'agglomération et un tronçon de l'axe international Hambourg, Francfort, Lyon, Barcelone. La question urbaine s'y pose comme suit :

- * ville ouvrière, à très forte ségrégation sociale, embarrassée de son passé, cherche une nouvelle identité. Les sports y prennent une grande importance. Elle est aussi au premier rang des grandes villes françaises pour le vote d'extrême droite, avec près de 25 % d'électeurs Front National.
- * ville par fragments, avec un centre historique peu étendu et peu structuré, et un total manque de hiérarchisation spatiale. Cherche une (nouvelle) centralité.
- * ville centre de pouvoir régional du capital industriel (alors que les institutions politiques et administratives ont toujours été sises dans une ville moyenne «concurrente»). Cherche une nouvelle fonction territoriale dans une armature urbaine de la vallée du Rhin en remaniement.

La municipalité saisit des opportunités au coup par coup, sans vision d'ensemble. Notre proposition consiste à croiser deux logiques : la ville comme territoire et la ville comme dynamique.

Comme territoire, il faut structurer son fonctionnement et étayer les représentations que chacun peut s'en faire. (réponse à notre appréciation d'«une-ville-sans-gestalt»). La transformation devrait viser à constituer,

- * un ensemble de fragments significatifs, identifiables
- * un réseau de lieux marquants par les activités spécifiques, les événements, l'architecture.

On étaye ainsi par des éléments communs les représentations que chacun peut se faire de la «ville» à partir de ses pratiques particulières et itinéraires limités. Par exemple, la ville dispose de cinq musées techniques dont deux exceptionnels : le «musée de l'auto» et celui de «l'impression sur étoffes» ; la connexion des cinq musées doit se faire par la programmation et la promotion, l'image et la télécommunication en

temps réel des événements culturels dans les divers points de la chaîne, mais aussi par la réalisation progressive d'un «Boulevard des Musées» qui soit le support de la requalification de plusieurs sous-secteurs urbains.

Comme dynamique, il faut créer les conditions de stratégies concertées, d'un processus permanent d'actualisation du projet sur la ville, ou pour prendre le vocabulaire industriel, d'un process.

Chaque opération est alors l'occasion de concevoir en anticipation la requalification d'un fragment de ville, chaque fragment prend sa place dans une recomposition générale. On s'appuie pour cela sur la mémoire de la formation urbaine et sur des éléments symboliques forts comme l'eau. On imagine des programmes complexes (la taille des terrains industriels y est favorable). Par exemple le Musée de l'Auto - la plus importante collection mondiale de voitures anciennes - servirait de base d'une part à un centre d'activités culturelles et de création liées à la voiture, faisant cotoyer des professionnels de la création ou de l'histoire, et des pratiques d'initiation ou de loisirs, d'autre part à un centre de l'auto contemporaine groupant concessionnaires et autres métiers de l'automobile. Ensemble susceptible de susciter la promenade, la visite touristique, la fête et l'évènement médiatique, et la fréquentation «active» intellectuelle et artistique.

Schématiser sur un même plan ces idées-de-projet (sur le territoire et sur la dynamique), c'est déjà s'engager dans le Projet Urbain. Ces idées ont été reprises par une association de responsables locaux qui, indépendamment de la municipalité, ont créé une association pour proposer des stratégies pour la ville.

Saint- Denis 1988. Le projet urbain sur le terrain de la banlieue

Il s'agit cette fois d'un projet professionnel à Saint Denis, au nord de Paris, 150 000 habitants, préfecture. Le centre ancien comporte la Basilique (ou sont enterrés les rois de France), le Palais de la Légion d'Honneur et son parc. Il vient de faire l'objet d'une reconstruction remarquable. Le projet dont je parle concerne un secteur d'un tiers de la commune, au sud de l'Autoroute du Nord, en situation de «rejet», banlieue de banlieue.

Au départ, la lecture du terrain met en évidence des thèmes d'intervention souhaitable, et des lieux importants (souvent des points de dysfonctionnement, des «points noirs» pour l'une ou l'autre des instances qui gèrent la ville). Décision est prise d'intervenir par des opérations limitées mais couvrant l'ensemble du secteur et susceptibles d'embrancher un processus collectif de motivation et de projet. On sélectionne dix «lieux-thèmes» qui articulent les potentialités morphologiques et les exigences sociales. Par la suite, ces points d'expérimentation ont été intégrés au dossier général.

Trois sous-secteurs sont alors définis, à la fois par leur place dans la structure d'ensemble, par leur spécificité morphologique et par les possibilités opérationnelles (phasage et bilan économique par exemple). Il faudrait expliquer tout le processus pour évaluer la somme considérable de propositions très concrètes, très collées à la réalité que cette étude inclut dans une stratégie d'ensemble, à la suite de centaines d'entretiens dans tous les milieux sociaux. Je ne donne que quelques exemples qui illustrent la diversité des échelles et la façon très concrète dont les propositions s'enracinent dans la situation existante.

Dans la partie ouest (Bel-Air, maisons, ateliers, hôtels, meubles) chaque demande de permis de construire depuis deux ans est l'occasion d'une réflexion sur le type d'occupation de la parcelle, le type constructif et son entretien, les ressources et souhaits de transformation des habitants. L'opération de rénovation du quartier sera étayée par la transformation des écoles, des immeubles neufs en front de canal, la réalisation d'espaces publics - trois places et deux boulevards - qui structurent l'ensemble. L'«entrée» prévue, pour tout le secteur, comportait deux tunnels sinistres sous l'autoroute. Celui du nord, inutilisé, est transformé en parking, bien articulé par une place sur le nouveau boulevard. Celui du sud est aménagé pour former un passage accueillant, avec halte de bus, kiosques et bon contrôle de la cohabitation piéton / trafic.

La partie centrale est un grand ensemble de 2 200 logements, construit avec la même typologie distributive et des façades totalement répétitives. Des centaines d'appartements sont vides. Une mise à jour du programme de logements ouvre la possibilité de duplex groupés autour de grandes loggias, réinterprétation de l'immeuble-villa de Le Corbusier - soit par loges groupées, soit par bandes verticales - qui introduit des échelles de lecture intermédiaires dans la grande barre. Au pied de cette barre, le parking à deux niveaux, actuellement déserté parce que «dangereux», est éventré pour ouvrir une allée rejoignant la place centrale. Une vaste Maison des Associations, «linéaire», formée de travées habitées et d'une galerie couverte court au pied des barres. La pièce majeure du dispositif est une Maison de l'Image, équipement de prestige de portée régionale ; il peut attirer des milliers de visiteurs et pratiquants et revaloriser l'image du secteur (on est, par bateau, à un kilomètre du Musée des Sciences de la Villette !).

La pertinence de détail des propositions résulte d'un travail de terrain où les deux architectes et deux sociologues ont su provoquer la formation de groupes-experts (citoyens et spécialistes) sur la santé, l'éducation etc... menant à leur façon enquêtes, réflexion et proposition de projet. Les idées amorcées et les préfigurations qui les intègrent sont présentées en public au cours de fêtes et débats politiques, qui sont par eux même des événements nouveaux dans le secteur. La restructuration de la partie nord, autour d'une bande «magistrale» de jardins ouvriers a qualifié des espaces industriels qui ont aussitôt trouvé investisseurs.

Dans cette opération de longue haleine, le rapport entre forme et processus est indissociable et profondément politique.

Faits de civilisation, faits urbains

Voici venu le temps de l'interprétation des idées sous-jacentes à ces projets, en rapport aux thèmes du colloque:

Y a-t-il une ville idéale, - menacée ou à naître, - pour faire face à une situation dite post-industrielle, dans une culture prétendue postmoderne ?

Notre question est plutôt :

Quelle est l'évolution des «valeurs» de la société, que nous rencontrons sur le terrain ?

Quelles sont les contradictions du présent qui peuvent servir de tremplin à la transformation de l'espace urbain ?

La fonction symbolique de la cité

Le grand thème concerne l'existence, mythique ou réelle, d'une «cité». La cité c'est quand, sous le nom-de-la-ville existe une unité sociale. L'unité de la ville-close était figurable, avec son enceinte et faite d'un ensemble intra-muros de paroisses marquées par les clochers. La ville du capital et de l'industrie a perdu ses confins, mais gardé une forte unité. Les cheminées d'usine, les écoles et musées, les boulevards illuminés, les édifices monumentaux d'un pouvoir politique identifiable... tout cela renvoyait à une idée-de-ville comme lieu d'intégration sociale, d'acculturation, avec des contradictions brutales peut être, mais chacun peut y rêver d'un avenir meilleur, d'une cité conforme à ses aspirations... où à ses illusions.

Ceci n'est plus ; il y a délocalisation des grandes décisions économiques dans le cadre de la mondialisation des productions et des marchés.

La société d'hier, inégalitaire, pouvait laisser croire chacun à un progrès personnel dans le cadre d'un «progrès généralisé». Aujourd'hui nous connaissons des sociétés duales, il n'y a pas seulement deux vitesses, mais elles divergent. Faut-il parler de dis-société ?

Certains on évoqués un nouveau moyen-age.

On comprend combien la culture-rock est un recours nécessaire aux jeunes générations pour nier cette dis-société quand le discours du «progés général» est devenu dérisoire.

Quelle conception peut restituer à la ville sa fonction de collectivité permettant à chacun (et aux groupes) de se situer par rapport au monde et à une histoire qui ait un sens ?

Attitude cotermporaine, projet urbain

Notre conviction est que chaque ville appelle une réponse particulière. La possibilité d'une telle réponse peut-être fondée sur trois orientations-de-projet principales :

-1- Considérer la ville comme un ensemble de fragments relativement autonomes et comme réseau de lieux significatifs.

-2- privilégier les programmes complexes qui développent des interactions anti-ségrégatives :

* interactions entre les différents domaines art/science/production/formation/recherche.

* interactions entre différents niveaux de qualification : professionnels de haut-niveau, producteurs courants, personnes en formation ou animateurs.

* interactions entre différentes motivations ; la curiosité, le dévouement, la fête, l'amour de la mode ou la défense de l'écologie..

-3- enfin, expliciter le processus de projet sur la ville.

De telle façon que chacun à son niveau reconnaisse en quoi il est concerné, expérimente la difficulté à articuler les différentes échelles d'intervention dans l'espace et le temps, se situe par rapport aux contradictions sur l'espace qui sont la matière même de la transformation urbaine.

Soit trois axes : 1. Nouvelle Centralité 2. Nouvelles pratiques culturelles
3. Nouvelle citoyenneté

Dans la transformation de la ville, il y a production de sens. Non d'un sens unique, mais d'une multiplicité de sens. Le tissage de ces significations et l'inscription symbolique de chacun de nous dans des relations sociales multiples est le propre même de la civilisation urbaine.

Nous rejoignons ici l'analyse des mécanismes diffus des «faits de pouvoir», faite par Michel Foucault.

Cette production de sens est anticipée dans le projet qui préfigure des futurs possibles. C'est à ce prix qu'on trouve des investisseurs (avec leurs finalités et leurs stratégies particulières) et qu'on intéresse des citoyens. L'inscription de formes architecturales et urbaines a sa place dans ce processus.

Notre position est que ce dont nous avons besoin, ce dont l'architecture peut témoigner aujourd'hui, ce n'est pas de l'affirmation d'un pouvoir supérieur (Dieu, le Roi, la Science, ou le Parti), ni de l'expression de la fatalité d'une implosion générale de la civilisation, mais au contraire, de l'expression de la transformabilité de notre société. Témoignons : «Ce qui est, peut être changé !»

Les thèmes privilégiés du travail formel sont alors des contradictions positives :

- * entre fragment et unité,
- * entre préexistence et formes nouvelles,
- * entre ce qui maintient et renouvelle de la convention sociale, et ce qui manifeste de l'hétérotopie (temps et lieux «autres» nécessaire à l'existence de la loi, c'est à dire du «même», comme il y en a dans toutes les civilisations et comme les évoquait M. Foucault dans un de ses derniers articles).

Il y a là les fondements d'une modernité renouvelée ; d'autres arts ont déjà exploré cette voie, je pense à la musique et en particulier à l'esthétique de Luciano Berio (récupération de la culture antécédente et «forme en formation»).

Les architectes sont ils prêts à s'inscrire dans ce processus de débat et de proposition, aux différentes échelles, avec les différents acteurs ? Je crains que la volonté de nouveau ne se traduise encore trop souvent chez les architectes par des projets merveilleux, destinés au Prince. Pas de prince ? Projet aux archives !

Ces projets animent certes le débat académique, mais pour que la société attrape le virus du projet il faut aussi des interventions modestes, concrètes qui intéressent et mobilisent les groupes de citoyens, chacun pour ses problèmes et ses rêves. L'utopie la plus inefficace (sans parler du danger de récupération totalitaire possible), est celle qui consiste à se figurer un maître d'ouvrage utopique. Le seul possible, c'est Dieu, mais il n'a jamais passé la commande.

Le projet urbain est possible si chaque moment est susceptible de produire du sens. Le Prof. Masullo a attiré notre attention sur les significations des formes et comment le sens en diffère... par la lumière où le peintre place des formes.

Le sens n'est pas un produit standart, ni une descente du St Esprit dans une distribution pentecotale, c'est ce que chacun, - face aux représentations qu'il a de sa ville et des actions envisagées - peut penser des transformations en puissance de la collectivité où sa vie est impliquée.

Peut-être le mode-de-penser contemporain a pour axe de reconnaître la précarité. Il y a des cultures anciennes qui étaient fondées sur la fragilité et l'immense chance que représente la vie. Culture des Indiens d'Amérique du Nord qui a été balayée par la culture industrielle. Culture africaine ou l'initiation des garçons est l'épreuve de la rencontre de sa mort personnelle.

Notre civilisation est elle capable de reconnaître cette expérience moderne ? La transformation de l'espace urbain est il l'un des champs de cet apprentissage ? Reconnaître la précarité n'implique pas la plongée dans le néant, mais peut susciter l'application, voire la capacité à gérer collectivement la précarité, c'est à dire la vie.

R. TABOURET, mars 1989

3. INTERVENTIONS LORS DU SEMINAIRE ET DU COLLOQUE ORGANISES PAR LE GROUPE DE RECHERCHE

Le groupe de recherche a organisé, au cours de l'année 1989, une journée de travail (séminaire "opérationnalité du projet urbain et demande de formation") axée, en priorité, sur les problèmes de la formation.

Faire le point, après trois ans d'activité du CEEA de Maîtrise d'Oeuvre Urbaine dont nous avons également la responsabilité, sur la question des compétences attendues des "urbanistes", alors que l'enseignement est déchiré entre les Instituts universitaires d'urbanisme et Ecoles d'Architecture, nous paraissait nécessaire.

Cette journée de travail a permis de croiser l'exposé d'expérimentations récentes de Projet Urbain (M. Grether, Atelier Parisien d'Urbanisme ; M. Bajard, ville de Grenoble, P. Revault, Saint-Denis Sud ; M. Vignal, Agence d'urbanisme de Strasbourg), avec des démarches de formation (Instituts d'urbanisme de Créteil ; CEEA de Maîtrise d'Oeuvre Urbaine).

Les participants ont également eu l'occasion de débattre autour des premières conclusions de l'étude de confiée par la DAU à J.Cl. Jager, sur la question des formations à l'urbanisme.

L'organisation actuelle des formations à l'urbanisme reflète, on le sait, la coupure entre un urbanisme de planification ou de gestion et les activités de conception visant l'organisation de l'espace urbain.

S'interroger sur l'éventuelle "demande" des villes, sur les missions et les débouchés professionnels, permet un retour sur les niveaux de formation et sur la capacité de ces formations à infléchir les pratiques.

Au-delà de questions liées directement à l'enseignement, ce séminaire visait, à travers, l'examen des pratiques, la recherche des caractéristiques reconnues du Projet Urbain et ses définitions opératoires. C'était donc, d'une certaine façon le discours sur "l'urbaniste aujourd'hui", qui était présent. Il était tentant, dans ces conditions, de rappeler le discours d'hier, pour "évaluer la différence". C'est ce texte que l'on trouvera ici, les actes complets du séminaire étant en préparation.

Le Centre International d'études du Projet Urbain, dont le siège est à Florence (Italie) et qui rassemble enseignants et chercheurs des principaux pays européens qui consacrent leurs activités au Projet Urbain, a confié au groupe de recherche l'orientation scientifique et l'organisation de son IX^e Colloque. Celui-ci s'est déroulé à Strasbourg, au siège du Conseil de l'Europe, les 4, 5 et 6 octobre 1989. Les trois journées de travail ont été consacrées, successivement, à une réflexion et un débat sur la nature du Projet Urbain, son rôle en tant que processus de transformation des villes ; aux questions de formation et de recherche, dans ce domaine, en Europe ; à l'exposé de démarches et d'expériences caractéristiques du Projet Urbain en Europe.

Plutôt qu'un congrès scientifique, ce colloque avait pour ambition de permettre la confrontation des approches et des points de vue de participants venant de pays et de cultures différents sur une même question.

Il est certain que le champ couvert par la notion de Projet Urbain reste très vaste ; qu'il s'agisse de la restructuration de régions urbaines ou de quartiers (multiplicité des échelles géographiques), qu'il s'agisse d'une prise en compte plus ou moins large des composantes socio-économiques et formelles, chaque situation est un cas particulier.

Cependant, on repère une convergence forte dans le domaine du rapport nécessaire entre ville et architecture, morphologie urbaine et morphologie sociale et dans l'approche du projet en tant que moment du processus de transformation des espaces urbains.

Les actes, de ce colloque sont, eux aussi, en préparation. Il nous a cependant paru intéressant de publier ici le texte introductif du colloque, fixant les problématiques et les orientations des débats.

L'URBANISTE PAR LUI MEME (EN 1962) JALONS POUR EVALUER NOTRE DIFFERENCE

Séminaire "opérationnalité du Projet Urbain et demande de formation" Ecole d'Architecture de Strasbourg, avril 1989.

1978-1988 : On a avancé l'idée que devaient se dégager de nouvelles pratiques. A partir des situations, on a parié sur «le Projet Urbain», comme si les municipalités et agences devaient s'y impliquer.

- Qu'en est-il ?
- Et s'agit-il d'un nouvel avatar du rapport planification/urbanisme/architecture ?

Faisons un retour en 1962 où un colloque SFU posait les questions :

- Qu'est-ce que l'urbanisme, l'urbaniste ?
- Quelles sont ses missions et leur rémunération ?
- Quelle formation mettre en place ?

Rapports de ROTIVAL - Urbaniste installé aux E.U. professeur de planification à l'Université YALE, de STEINEBACH (Mouvement des Ateliers de synthèse, revue FORUM), de PERPERE et P. MATHIEU... CANAUX (CRU) Cf. Urbanisme 82.

Pour un architecte-urbaniste-planificateur

1. L'autorité de ROTIVAL balaye les doutes possibles sur l'objet et l'organisation du travail d'urbanisme.
Il propose la distinction **planification/urbanisme**

- la planification vise les **équilibres** des forces naturelles et des forces économiques, des forces sociales, traduites en unité monétaire afin d'établir les balances à l'aide du tableau croisé de Leontieff ; elle révèle un manque : dans le spirituel (... la vie quotidienne aux EU manque... de centre -ville)

- le planificateur étudie les univers qui influent sur l'économie du secteur ; l'urbaniste, les structures et les formes de l'enveloppe de la vie de ce secteur

- celui-ci s'occupe de la ville proprement dite (à preuve, l'étymologie !), où on distinguera le **centre** (reflet des fonctions de la ville, lieu de l'âme collective, du rapport passé-présent...) et les **unités d'habitat ou de voisinage** (plus petite unité de planification). D'où deux sortes d'urbanistes !

Distinction aussitôt brouillée en se référant à la métaphore dominante : la **ville organisme vivant**. . . La balance de ses comptes requiert, «au-delà des mathématiques, la connaissance des structures et des groupes organiques... qui caractérise l'urbaniste planificateur».

2. En se référant à sa pratique, ROTIVAL distingue des phases dans le travail, et d'abord 2 étapes dans la mission de planification.

a/ **reconnaissance** (vocabulaire militaire ou hégélien ?) travail pas intuitif

mais scientifique, qui relève du planificateur et quelques collaborateurs. Examen, faits, objectifs, hypothèses conduisent à des options majeures («clés»). Présentation de toutes les clés.

b/ à partir de la clé retenue, **concept** et son développement exigeant une équipe étoffée, très scientifique et technique, dont le planificateur est chef d'orchestre. Puis «passage délicat ... à l'urbaniste et à l'architecte...» qui ont envie de refaire la ville à leur façon.

c/ L'urbaniste doit avoir pour 1ère préoccupation : le centre et de façon générale, les relations privilégiées entre les êtres et les choses, les formes qui correspondent à un «état de civilisation». (Cf. Loos, Schoenberg, Wittgenstein qui pronent de construire conformément à «la logique des formes», et d'y exprimer ce qui vient d'un «état de civilisation», les "Lebens formen").

Ainsi évoqué, le passage à la dernière phase apporte un 2ème brouillage : il s'agit de la spécificité de l'architecture !

A la délicate question du relais planification/urbanisme/architecture, on va échapper : «architectes, devenez aussi planificateurs !» (p.45)

« Ne craignez rien ! Par vos aptitudes au dessin, votre compréhension des structures et des formes de la vie que vous devez intégrer avant le stade suivant du plan-masse, vous restez indispensables...»

Pour assumer la continuité des aspects et des échelles et la spécificité des missions, ateliers de synthèse !

Steinebach est le porte parole des jeunes «ateliers de synthèse». Pour lui, «cette question du découpage équivoque (entre Architecture/Composition urbaine/planification et programmation) est le fait d'une période de transition entre une époque finissante et un avenir surprenant». Il est donc légitime d'y échapper ! La jeune génération doit conquérir des commandes sur une base plus politique et une scientificité plus affirmée :

La légitimité de l'intervention va se référer à la ville **comme phénomène social global** en remplacement de la métaphore organiciste) en faisant appel aux sciences humaines et économiques... qui nous apportent le secours de la connaissance de leurs lois.

Se donnant pour tâche de définir domaine et **objet** de l'urbanisme, Steinebach souligne continuité et globalité des missions.

a. Quand on passe de la parcelle à l'agglomération ou au grand ensemble, on passe de l'architecture à l'urbanisme **parce que**, à chaque échelle, le **niveau** des préoccupations change (intégration au contexte, fonctions urbaines, programmation...)

La question devient «quelle est la portion de territoire qui définit, l'urbanisme à la fois en aire et en niveau ?»

b. en cette «ère des plans», la continuité des aspects (inséparables entre eux) et la nécessité d'une connaissance globale, concernent la façon dont la société inscrit ses formes et ses paysages dans l'espace, et à l'intérieur de ces formes répartit et connecte les groupes sociaux.

Et Steinebach continue : examinons, dans cet esprit, les **pratiques**.

L'urbanisme comporte 3 volets (=3 urbanismes) :

1. les formes - urbaniste compositeur
2. les plans réglementaires - urbaniste de sauvegarde
3. la planification des opérations - urbaniste de réalisation, d'action.

L'urbaniste n'est plus limité à l'aménagement matériel ou «art urbain», il a un rôle spécifique, dont la composition n'est qu'un aspect. Lequel ? A la question du domaine et de l'objet, on a aussi échappé mais, cette fois encore, l'urbanisme s'en sort : «il est ce que sait faire l'Atelier de Synthèse» ! Il n'y a plus qu'à dépasser ce qu'on n'a pas défini : «de même que nous avons observé un dépassement de l'urbanisme, il apparaît un dépassement du rôle de l'urbaniste lui-même (mission d'assistance à la collectivité pour ajuster perspectives et objectifs du plan aux fluctuations et imprévus de la vie). L'homme du plan-dessin devient l'homme du plan au sens de la planification-réalisation à travers la durée.

«.. Par son action, son pouvoir de conviction, son intelligence, son sens de la démocratie urbaine, l'urbaniste intervient auprès des édiles, des responsables de la population pour que le plan devienne l'affaire de tous, enrichi des confrontations multiples auquel ce plan a donné lieu. Le talent n'apparaît plus seulement dans la création abstraite, reflet d'une réalité imaginée, mais comme la capacité de synthétiser une recherche collective et ensuite de faire surgir la réalité concrète.»

Résurgence du terme territoire, distinction des formes physiques et des connexions sociales, revendication de la maîtrise d'oeuvre et du projet «public», garantie de pluridisciplinarité, le décalage est clair par rapport au «charisme» de la génération précédente et correspond à une évolution de l'accès à la commande autant qu'à des positions politiques affirmées . Mais Cela s'inscrit clairement dans le contexte de l'extension des villes par grands ensembles et dans l'idéologie prégnante de la «planification triomphante».

Un fond doctrinal commun porteur d'une affirmation professionnelle

Les références des uns et des autres ne sont pas évoquées ni la reconstruction, ni les colonies d'avant 39 ou devenues indépendantes, ni la croissance urbaine au USA ou en G.B., qui pourtant pourraient étayer les rôles, cerner les missions ou illustrer domaines et objets. Il n'est pratiquement pas question non plus de ce qui est manipulé de spécifique. Les tracés sont évoqués (mais pas le maillage), les unités de voisinage en prélude au plan-masse, le zonage qui avec les tracés est sans doute ce à quoi fait allusion un concept très général et imprécis de structure. Seul celui «d'unité de voisinage» paraît opératoire. Inconsistant dès lors qu'on décolle de la référence «paroissiale» (où l'école remplace l'église), mais régnant sur les discours et les pratiques projectuelles pendant plus de 30 ans, ce terme à travers de multiples dérapages nous renseigne sur le fond même et sur les limites de la conception urbanistique :

- c'est une idée qui fait pont entre l'urbaniste et les autres (vrai tant qu'il s'agit d'extension urbaine).
- c'est la plus petite unité de planification (ROTIVAL), capable d'accorder un programme et une localisation sur le site,... et «dessinable».

L'ensemble du discours est tenu par la référence organiciste. La ville grand organisme, dont on peut identifier et localiser les fonctions (le zonage) et que l'on peut projeter par addition d'unités. Une organisation spatiale donc au sens qu'elle est accessible au regard donc au crayon de l'architecte. Le déplacement du référentiel par Steinebach ne modifie pas fondamentalement l'attitude intellectuelle, parce qu'il s'inscrit dans le cadre professionnel de l'époque (commandes et procédures). Au total, P. Mathieu peut résumer le débat : «Ce que l'on peut retenir comme élément de recherche, c'est que l'urbaniste existe, et que ce qui le précède n'est pas

tout à fait l'urbaniste». Cet être spécifique - puisqu'il le dit ! - est légitimé par la responsabilité ... qu'il s'auto-attribue. VAN EMBDEN, président du Comité permanent des Urbanistes professionnels développe ce thème : «il assure la transposition en unités des idées de programme élaborées par des experts spécialisés qui eux ne sont jamais responsables de la totalité». En urbanisme, «la chose à faire, c'est un milieu humain ; le client est le magistrat qui sait s'entourer de spécialistes pour rédiger les programmes : l'auteur, responsable pour la forme du plan, c'est l'urbaniste ; les exécutants appelés à matérialiser le plan sont les techniciens, les services, les architectes et les paysagistes».

Il s'agit donc d'une mission exceptionnelle et d'un art. Perpère, sur un mode moins lyrique, analyse l'exercice d'un **Métier**... en le rapportant aux procédures. Cela comporte reconnaissance, repérage des déséquilibres, identifications des tendances permanentes, décision globale traduite dans un **schéma évolutif**. Celui-ci témoigne de la cohésion de la décision et trouve (prouve) sa vérité s'il vérifie l'équilibre des besoins et des moyens (en particulier financiers). Conscient du facteur temps au sens où les techniques évoluent, le schéma distingue les éléments permanents (structures) et les éléments mobiles. Ce travail est celui d'un collègue entraîné par son animateur, rôle essentiel revenant le plus souvent au compositeur du plan. En raison d'une confiscation professionnelle de pouvoir ? non, mais...» parce qu'il est le dernier échelon entre la pensée abstraite et l'oeuvre matérielle et **ceci pour aussi longtemps qu'il n'existera pas de robots compositeurs et dessinateurs de plans** (souligné par moi R.T.) . (Cf. Revue SFU n°7)

Et aujourd'hui ?

25 ans plus tard, ce qui a certainement changé ce sont les situations des villes et leurs exigences, donc la demande d'études. Ce colloque en a témoigné.

Mais, nous devons nous interroger sur notre capacité à y faire face. Changement qui s'exprime dans l'accent mis ci-dessous sur la transformation du réel et l'inscription du projet dans ce processus :

Le **Projet Urbain**, projet non d'un objet achevé se référant à une ville-idéale, physico-sociale, dont le dessin assurerait la totale cohérence et la vérité commune, mais projet d'éléments du processus de transformation de l'espace urbain. Non plus, dessin d'un soi-disant projet de société, mais projet politique : mettre la société face à la nécessité de projeter son devenir et face à de problématiques préfigurations. Tentons d'explorer comment cette différence se traduit dans les attitudes et dans le travail des professionnels de l'urbanisme. Cinq propositions nous semblent caractériser la situation telle que la révélait le colloque de 1963 ; à chacune nous opposons une proposition nouvelle, dont l'ensemble serait fondateur.

Resituer les logiques professionnelles

«Face à une situation donnée, une logique professionnelle trouve dans les thèmes idéologiques disponibles de quoi tenir un discours doctrinal».

... celui de la ville organe- vivant a pu dominer
... est-il encore présent ? un autre s'y substitue-t-il qui s'étayerait dans les pratiques du P.U. ? la vogue du terme «réseau» pose-t-elle question ?

C. Martinand (1982) propose de reconnaître le fait de logiques professionnelles, mais de viser une production plus socialisée de l'habitat, de la ville, avec recombinaison des processus d'élaboration, décision, gestion...

Construire la théorie

«Avec une théorie «faible», ce qui est travaillé coïncide avec le produit que «cadrent» les procédures».

... notion de structures, dans les années 60, etc.....

Ne pas définir le P.U. en tant que procédure est une condition favorable, mais non suffisante. Des concepts et démarches fondés en théorie permettent une attitude et une efficacité qui dispensent de la revendication de «spécificité protégée par la loi». Il faut construire cette théorie. (Ex. : l'introduction des concepts d'espace urbain, structures de conformation, de distribution...)

Anticiper les effets de valorisation

«De l'idée générale jusqu'à l'exécution du construit, on voulait contrôler le processus de matérialisation (production) progressive ; le dessin du plan était le moment-clé...»

Abandonner l'idée de l'imposition d'une vérité-réalité nouvelle par le plan oblige à reconsidérer le rapport forme bâtie/ processus sociaux. Si ce rapport s'opère à travers des pratiques et par l'inscription de formes nouvelles support de «représentations» ; c'est-à-dire d'un discours possible, celui-ci est multiple. Remaniements des valeurs et effets de sens sont visés à travers le projet entendu comme processus, étayé de préfigurations, non comme objet significatif en soi.

...proposition, décision, réalisation sont des moments du processus de transformation de l'espace urbain.

La construction de la réalité travaillée par le projet doit anticiper cette complexité et susciter l'expression de «valeurs» propres aux différents acteurs, à partir d'une situation où la forme est déjà impliquée et constitue une potentialité de changement.

Pluridisciplinarité & projet

«L'auteur exprime un «concept» -(un modèle ?) ; en amont, les analyses-par discipline lui ont permis de connaître l'objet du projet, en aval les spécialistes-experts concrétiseront le concept dans leurs secteurs...»

Plutôt que d'une démarche «scientifique» de fabrication de leurs objets partiels que l'auteur (architecte) interpréterait dans sa construction doctrinale, peut-on proposer aux différents concepteurs, quelque soit leur point de vue, d'adopter une visée de projet - c'est-à-dire de transformation problématique d'une situation -, qui oriente leur analyse, leur proposition partielle ou leur contribution à la proposition globale ?

Tous partenaires du changement

«L'auteur et son maître...». Le Lyautey de Prost, ces élus qui devraient nous dire ce qu'ils veulent pour qu'on l'exécute

Peut-on rompre ce rapport d'étrangeté et/ou identification, -le maire-expert ou l'architecte-politique, - par ex. avec partage non des compétences mais du territoire, le maire s'occupant du centre et l'urbaniste des extensions comme Pfimlin et Vivien à Strasbourg ? Quel est le contenu de l'interface entre l'élus, les acteurs particuliers...etc...,sinon des stratégies ?

La situation, chacun en a ses approches pertinentes - on peut en parler.

La transformation, chacun en a ses idées, mais images et idées mises en circulation peuvent les modifier, enrichir, conjuguer.

Les finalités sont particulières et la question est de trouver des stratégies accordées sur un objectif limité.

Les différents apports de l'équipe de projet révèlent des potentialités d'action et permettent d'anticiper des «valorisations». La forme est l'un des support privilégié de ces anticipations.

Ces «attitudes « de Projet Urbain sont-elles notre possible et souhaitable contribution à la modernité ?

Contribuer à la modernité ?

Si oui, la réflexion et l'expérimentation, en les confirmant, donneront aussi des indications sur les formations à privilégier.

R. TABOURET, avril 1989

LE PROJET URBAIN EN EUROPE Diversité et continuité.

IV^e Colloque du Centre International d'études du Projet Urbain

Exposé introductif, orientations pour le colloque.

Notre intention, en organisant le IV^e Colloque du Centre International d'Etudes du Projet urbain, est d'affirmer, de la tribune qui nous est offerte par le Conseil de l'Europe, que la prise en compte des principes et des méthodes du Projet urbain représente aujourd'hui un enjeu important dans les processus de transformation des villes européennes.

Après plusieurs décennies de travail théorique, d'expérimentations, d'enseignement, le Centre International peut prétendre que le Projet urbain, à la fois projet sur les formes urbaines et sur les formes sociales de la ville, représente une alternative, propose une issue aux désarrois de l'architecture urbaine et de l'urbanisme contemporains.

Cela ne signifie pas, pour autant, que le Projet urbain apporte des réponses universelles ou propose des certitudes.

D'une part, il n'y a pas universalité des réponses : chaque situation est particulière et l'un des caractères des villes européennes réside dans leur diversité. Le propre du projet urbain, à l'opposé d'un internationalisme dominant, est de mettre en évidence les particularités et les identités.

D'autre part, le Projet urbain s'appuie sur une certitude unique, celle de la nécessité de réintroduire la continuité dans les processus de transformation de la ville, à l'opposé d'une idée de révolution permanente qui inventerait chaque jour, à coup de paradoxes, une ville sans histoire, sans structures, sans conventions.

Au-delà, le débat reste indispensable et nous avons voulu ce colloque ouvert à des sensibilités différentes, à l'expression d'expériences pédagogiques et pratiques diverses ; certains posent en priorité la nécessaire acquisition des savoir-faire visant la mise en forme de l'espace urbain; d'autres, insistent sur l'importance de l'activité de projet pour la conception ou la gestion des structures formelles et sociales qui donnent un sens à la ville ; d'autres, encore, tentent d'aborder les questions de prospective...

L'avenir du Centre se joue peut-être dans sa capacité à faciliter le développement de ces diverses attitudes et à en dégager les synergies.

Si la première intention des organisateurs est de souligner, face à l'Europe, l'enjeu que représente aujourd'hui le Projet urbain, la seconde est de créer les conditions d'un échange international des expériences, des acquis, des questions nouvelles qui se posent dans ce domaine.

Et nous souhaitons que tous ceux qui, à des degrés divers et dans leur propre champ de travail, oeuvrent pour le Projet urbain puissent trouver, grâce au Centre, sous des formes à définir, un lieu de rencontre à l'échelle européenne.

Trois questions principales vont traverser ces journées de travail :

- une question théorique, sans portée opérationnelle directe, mais qui est au coeur du Projet urbain, celle du rapport ville/société ; morphologies urbaines/morphologies sociales ;

- . une question polémique, qui demande que l'on prenne position, celle du rapport ville/architecture ; formes urbaines et objets architecturaux ;
- . une question de pratique : quel Projet urbain, quelles finalités, quelles démarches ?

Ces questions seront abordées tout au long de ce colloque, sous l'éclairage particulier des thèmes que nous avons retenus pour chaque journée.

Le premier jour (Avenir de la ville : Rôle du projet urbain - à situation nouvelle, théorie et pratiques nouvelles), est consacré au débat d'idées, à l'examen des démarches, des présupposés et des finalités du Projet urbain, à sa pertinence aujourd'hui.

Le deuxième jour (Projet urbain : Recherche, Formation, Coopération en Europe- à théorie et pratiques nouvelles, enseignements nouveaux) permettra une interrogation sur ce que nous avons à mettre en commun dans les enseignements, la recherche, les expériences au niveau européen.

Le troisième jour enfin (Projet urbain, Nouvelles démarches, le renouvellement des pratiques) nous permettra de revenir aux questions principales à partir d'expériences et de démarches innovantes de Projet Urbain.

La seconde partie de la troisième journée sera consacrée à la présentation de nos propositions visant la poursuite de nos efforts, tant dans le domaine de la diffusion du Projet urbain que de l'organisation des échanges dans les domaines de la pédagogie, de la recherche, de l'expérimentation.

A cet effet, nous avons voulu une alternance dans l'organisation des journées, entre séances plénières et ateliers de travail.

Les séances plénières, le matin, ont pour objet d'apporter des points de vue, de fournir les matériaux nécessaires aux débats en atelier. La diversité des intervenants garantit l'ouverture souhaitée du débat.

Le débat se déroule dans les ateliers de l'après-midi où chacun peut faire apport de son propre travail, de ses connaissances et de ses avancées en vue de préciser le thème central de la journée et de définir les points forts, les conclusions auxquelles on peut, aujourd'hui, aboutir.

C'est à partir de ce travail en atelier que Présidents et Secrétaires de séances élaborent, avec nous, les propositions finales du colloque.

Nous connaissons les difficultés de l'entreprise, mais nous considérerons qu'il est nécessaire, aujourd'hui, de dépasser nos divergences pour profiter de nos acquis.

Je souhaite, maintenant, revenir aux trois questions principales, abordées tout à l'heure et qui sont, pour nous, la trame de tout débat sur le Projet Urbain.

1. Rapport Ville/Société, Morphologies Urbaines/ Morphologies Sociales

L'espace urbain en transformation permanente est une production sociale et le lieu des pratiques quotidiennes de la société.

Le tissu de la ville, les objets architecturaux qui le composent, le réseau des lieux qui l'organisent ne peuvent pas être considérés comme simple abstraction, vue extérieure, champ d'expériences séduisant.

1.1 Le tissu urbain permet des usages, assure des fonctions ; il est perçu par chacun de nous comme ensemble de signes, d'images, de symboles ; les groupes sociaux trouvent, dans le monde matériel, la représentation de ce qu'ils sont. Ce qui caractérise ces groupes (Halbwachs, Durkheim), ce sont des principes de régularité et de stabilité, plutôt que de remise en question radicale ; les individualités, pour leur part, ont besoin de percevoir autour d'elles un espace matériel stable pour se maintenir en équilibre. Il y aurait donc inertie face aux organisations et aux formes matérielles déjà créées.

1.2 Le tissu urbain est la résultante des systèmes de production matérielle qui varient selon les périodes et les sociétés.

Dès le XIX^e siècle est définie une nouvelle répartition des rôles de la puissance publique et des promoteurs privés (Hausmann...). Au XX^e siècle, la tendance à la municipalisation (éventuellement l'étatisation) des sols dissocie la notion de propriété de la notion de parcellaire cadastral. L'évolution des financements substitue le promoteur au propriétaire immobilier.

L'accentuation de la division du travail conduit à la parcellisation des responsabilités, à la spécialisation technique et au renforcement des logiques sectorielles.

Il n'y a cependant pas de relation de transparence entre les formes de la ville, son organisation, et les schémas sociaux que l'on peut définir. On peut regretter la pauvreté de l'architecture, mais rien ne justifie une «architecture des pauvres» (Tsiomis). Il n'y a pas antériorité des formes sociales sur les formes matérielles produites, comme si la société, après avoir réglé ses propres débats, se projetait ensuite dans des formes urbaines spécifiques. Il n'y a pas non plus conditionnement des formes sociales par les formes matérielles.

Il y a, cependant, une relation forte entre formes sociales et formes matérielles.

Si les formes ne sont pas le prolongement mécanique d'une société constituée par ailleurs, du moins prennent-elles un sens dans la société.

2. Rapport Villes/Architectures ; Formes Urbaines et Projets Architecturaux

Il faut prendre position : la ville est architecture. Pour avoir oublié cette dimension, pour s'être replié sur le schématisme du plan, l'abstraction des programmes, des normes et des règlements, l'urbanisme contemporain a échoué dans son intention d'organiser l'espace urbain et, peut-être, de contribuer à son développement. Le XIX^e siècle avait réussi à gérer le rapport public/privé, à concevoir plan global et tracés dans une relation claire aux typologies constructives, au traitement des espaces publics, aux hiérarchies, au mode de financement.

L'utopie corbuséenne, en s'attaquant aux conventions urbaines pour les inverser a permis de renouveler les questionnements sur la ville. Prenant cette utopie pour règle d'action et référence conceptuelle, la technocratie, les urbanistes et les architectes d'après-guerre ont fait éclater la ville et produit des espaces urbains largement rejetés aujourd'hui.

S'appuyant sur une critique partielle du mouvement moderne et jouant, en toute liberté, des références formelles, ce que l'on a appelé le post-modernisme a voulu renouer avec la mémoire et l'histoire. Aboutissant généralement au simulacre, confondant références et continuité, cette

tentative architecturale de retour à l'urbain nous laisse largement insatisfaits.

Certains architectes, en France et en Europe, expérimentent des réponses nouvelles aux questions du rapport ville/architecture : ils explorent les potentialités des coeurs d'îlot, les effets de proximité, réinterprétant traces et conventions.

Ce que l'on peut affirmer aujourd'hui, c'est qu'il existe, au-delà des modes, un véritable travail concernant la forme urbaine, la maîtrise des espaces publics, la redéfinition d'une architecture urbaine et que des exigences s'expriment, à ce propos, de la part des élus et des intervenants sur la ville.

3. Quel Projet Urbain ? Quels objectifs ? Quelles démarches ?

Il convient d'être modeste et pourtant ambitieux. L'intention, ici, n'est pas de créer une chapelle ou une école. Le colloque est largement ouvert au débat d'idées, nous nous sommes efforcés d'inviter tous ceux, quelles que soient leurs divergences, qui travaillent avec un objectif semblable. Nous ne souhaitons pas déboucher sur un Manifeste ou une Charte ; nous entendons proposer un certain nombre de mesures permettant de diffuser largement les principes et démarches du Projet Urbain et d'en souligner les enjeux actuels ; d'autres mesures seront proposées visant la mise en place d'un système d'échanges d'expérience au niveau de la formation, de la recherche aussi bien que des pratiques.

De ces propositions nous avons également à débattre.

Mais nous avons, tout d'abord, à examiner ce que peuvent être nos objectifs communs et la façon de les mettre en oeuvre.

Que signifie, aujourd'hui, élaborer un projet pour un fragment de ville, pour un morceau de ville, qu'il s'agisse des espaces de banlieue ou des centres, d'extensions ou de transformations ?

Y a-t-il encore, aujourd'hui, une légitimité pour le Projet Urbain ?

Est-ce un rêve dépassé, un mirage ? Ou cela relève-t-il d'une profonde nécessité ?

Nous partons d'une situation difficile, caractérisée par une extrême dilution des responsabilités dans les processus de formation et de transformation des espaces urbains.

La sectorialisation, les cloisonnements entre intervenants favorisent le développement des logiques de produit et tendent à figer en figures raides les processus en cours.

Les effets de la sectorialisation et de la logique sont encore renforcés par une idéologie de la différence et de la distinction, conduisant à rechercher la singularité à tout prix, à survaloriser l'exceptionnel jusqu'à en faire la règle. Or, la ville n'est pas une exposition permanente d'oeuvres éphémères, mais un difficile équilibre entre tissu banal et oeuvres marquantes.

L'échec des planifications des années 70 rend méfiant face aux réglementations et aux tentatives de prospective concernant le devenir des villes et des sociétés urbaines.

Il n'y a pas de consensus sur les formes et les organisations urbaines contemporaines, sinon dans le refus des formes éclatées des grands ensembles et dans le refuge cherché au coeur des centres anciens. L'absence de culture urbaine est générale.

Il est nécessaire de reconnaître cette situation, de l'analyser aussi bien dans ses formes sociales, politiques, que dans ses aspects matériels, architecturaux. Il faut, à partir de ce constat, proposer une démarche susceptible de renouveler les pratiques et d'emporter l'adhésion aussi bien des citoyens que des élus et des techniciens.

L'espace urbain peut parfaitement se structurer sans projet, selon des logiques de réseaux techniques, sociaux, économiques ; la forme peut se dissoudre en de multiples événements sans que s'impose une cohérence, une hiérarchie ou un sens.

Les démarches du Projet urbain devront, au contraire, viser à donner un sens et une valeur aux interventions concrètes, aux investissements financiers et humains. Nous disposons, pour cela, d'un certain nombre de savoirs.

Nous savons que tout projet sur l'espace urbain, qui induit des mutations et des changements de valeurs, s'inscrit dans un mouvement de l'histoire, sur un site et un territoire modelés, vécus par les habitants.

Le Projet Urbain est un travail sur cette histoire et les histoires des habitants, les traces et les tracés, les éléments fondateurs du paysage urbain et les mutations. Il met en évidence ce qui fait l'identité des lieux, l'espace et ce qui s'y passe, les pratiques sociales, les représentations qu'ont les habitants de leur univers quotidien.

C'est cette matière première qui alimente le projet, qui constitue sa chair et ses vibrations.

L'activité de Projet Urbain transforme, structure ces matériaux ; elle en explore les potentialités, puis définit l'esprit et la trame des réalisations futures.

Des savoir-faire, sous-tendent le Projet urbain d'aujourd'hui : articulations entre morphologies sociales et morphologies urbaines, rapports entre les espaces de socialité et les espaces privatifs, tracés et dessins des espaces urbains, définition des hiérarchies, modes de composition urbaine fondent notre culture urbaine.

La maîtrise du dessin urbain, des tracés et compositions jusqu'au détail des aménagements urbains est une condition nécessaire du Projet urbain, faute de quoi il resterait une abstraction formelle.

Mais il est nécessaire également dans le processus de transformation des espaces urbains, de donner une place privilégiée au moment du projet. Un moment où, à travers les premières représentations et les préfigurations, l'imaginaire pourra donner sa mesure et le débat s'engager. Le Projet urbain devient alors une démarche qui permet d'évaluer les enjeux et d'explorer les possibles : une démarche qui permet de dégager des orientations majeures, structurelles et formelles.

Développer les capacités à mener un Projet urbain devient ainsi en enjeu majeur pour l'avenir des villes européennes.

Nous dirons que le Projet Urbain relève, tout d'abord, de l'intelligence prospective et que l'intelligence prospective, dans le domaine de la ville, doit s'appuyer sur une profonde culture urbaine.

Diffuser la culture urbaine, approfondir la connaissance des caractéristiques de la composition sociale et matérielle des villes, développer

l'intelligence prospective sont les obligations fortes de nos Ecoles ou Instituts ; expérimenter, reprendre la réflexion théorique relèvent d'un effort commun que nous pouvons envisager au niveau européen. C'est à cela que le Centre International d'Etudes de Projet Urbain vous invite aujourd'hui.

C. BACHOFEN, octobre 1989

4. CONTRIBUTIONS A L'ENSEIGNEMENT ET A LA RECHERCHE.

En amont des interventions préparées à l'occasion de colloques et de séminaires, parallèlement aux travaux de recherche, le réexamen des corpus des références est une nécessité permanente.

L'importance prise progressivement, dans notre travail, par les concepts de morphologie, structure, tracés et figures, de même que le recours à l'histoire, par exemple, nous a conduits à réexaminer l'origine et l'évolution de ces concepts dans les domaines de l'analyse et du projet urbain. Analyse critique nécessaire : la notion de structure, par exemple, connaît aujourd'hui encore, en urbanisme, un emploi purement analogique et figuratif : elle permet, à la fois, la référence toute idéologique aux organismes vivants et le passage du schéma métaphorique à la forme du construit...

L'analyse morphologique (ou typo-morphologie urbaine) est dominée, en France, par l'interprétation qu'en ont donné Panerai et son équipe à partir des travaux de l'Ecole de Venise. Quel que soit l'intérêt de cette approche, elle est loin d'épuiser le sujet, ainsi qu'en témoigne la récente parution de "villes en parallèle" (n° 12/13 - Formes urbaines) ou encore les travaux de P. Merlin et de F. Choay.

Nous avons donc été confrontés à la nécessité d'opérer un détour par les travaux de Muratori (dans l'interprétation qu'en fait S. Malfran) ou d'Albert Levy, en regrettant que des travaux aussi fondamentaux ne soient pas aisément disponibles, y compris pour l'enseignement.

Retour aux sources, également, s'agissant de nos travaux sur l'urbanisme entre deux guerres ou le discours urbaniste des années 60. Là encore, le peu d'information disponible et l'absence d'appareil critique sont inquiétants.

Ce travail de réexamen fait partie intégrante de toute recherche : il est, pour nous, constamment sous-tendu par les questions de la pratiques ; l'expérimentation, telle que nous la conduisons, consiste à tester la capacité des concepts à rendre compte de la réalité que nous choisissons de traiter et à devenir opératoires pour le projet.

C'est ainsi que nous avons testé à Dijon, Mulhouse ou Strasbourg par exemple, les notions de pôle, réseau, figures, segmentation,... en tant qu'instruments de l'analyse et du projet.

Progressivement, cette démarche de retour aux sources, de réinterprétation, de confrontation aux questions posées par le terrain et le projet permet de constituer un corpus de connaissance propre au Projet Urbain, diffusable dans l'enseignement et capable de nourrir la nouvelle culture urbaine.

Les trois textes présentés ci-après, destinés à l'usage propre des chercheurs mais qui servent de fonds à nos enseignements, en sont des témoignages.

MORPHOLOGIE ORGANIQUE ET STRUCTURALE (de S. Muratori à Alb. Lévy)

L'approche morphologique des phénomènes urbains puise largement, à l'origine, ses concepts et ses méthodes dans les théories organicistes, établissant des parallèles entre organisation urbaine et organisation en termes de biologie.

On sait que la littérature urbanistique abusa des métaphores physiologiques : J. Lucan (1), analysant le Plan Rotival pour Reims, relève une démarche consistant à considérer la ville comme un "être vivant", dont il faut définir "l'ossature et la fonctionnement des organes", le "coeur restant l'organe capital", les "tissus d'habitat" en étant "la chair".

Rien de tel dans la démarche de S. Muratori et de son Ecole (2) dont l'objet est, dans les années 50, d'établir les bases méthodologiques d'une connaissance rationnelle des processus de formation et de transformation des ensembles urbains.

A la biologie, il emprunte ce qui lui paraît stimulant pour la recherche, à savoir un modèle général de fonctionnement des systèmes applicable, dans certaines limites, aux phénomènes urbains.

La morphologie urbaine, selon Muratori, utilise les métaphores organiques pour exprimer ce qu'en d'autres termes permet l'approche systémique, à savoir que les ensembles urbains sont des totalités matérielles composées de parties, chaque opération dans l'une des parties étant en rapport de dépendance étroite avec le tout, au maintien duquel elle concourt.

Cette position, qui fonde le rapport de la ville et de l'architecture ("pas de ville sans architecture, pas d'architecture sans la ville"), conduira à considérer les objets architecturaux comme dépendants, d'une certaine manière, de logiques supérieures qui sont celles des agencements internes de l'espace ou, à tout le moins, comme établissant des rapports dialectiques entre eux et les différents niveaux de l'urbain.

En ce sens, la démarche morphologique du Muratori est à l'opposé du mouvement dit de "l'architecture organique" (Aalto, Wright, Mendelsohn...), pour qui l'architecture est invention permanente de tissus urbains nouveaux, création de "lieux" stimulant le développement urbain.

(1) J. Lucan, *les lendemains de la planification*, 1982

(2) Les commentaires des travaux de S. Muratori sont largement inspirés de : S. Malfroy, introduction à la terminologie, in *L'approche morphologique de la ville et du territoire*, ETH ZÛrich 1986. Voir également : P.G. Gerosa, sur quelques aspects novateurs dans la théorie urbaine de S. Muratori, USHS/EAS - Coll. Urbanisme et Sc. sociales, Strasbourg 1986.

Faisant remarquer que ni Michel Ange, ni Borronimi, ni Palladio n'ont dessiné de Plan Urbain, n'ont cherché à définir une "cité abstraite" à partir de laquelle définir des architectures, la position des architectes "organiques" valorise la spontanéité créatrice, l'autonomie et la pluralité des actions, la "spiritualité intérieure" garantissant l'adéquation au grand ordre cosmique.

A l'opposé, pour l'approche morphologique, ils 'agit de rompre avec une tendance à considérer l'architecture comme simple "art de l'espace", d'un espace que l'on pourrait façonner à sa guise. La morphologie urbaine analyse l'espace comme produit d'un processus collectif de codification. L'espace n'est pas une matière brute, abstraite, (la glaise du sculpteur), mais un système de dimensionnements et de rapports topologiques inscrits dans la culture, matérialisés dans le territoire, évoluant lentement avec eux.

L'architecture doit être capable de se servir des codes en vigueur, sa création s'inscrire dans une continuité historique.

Pour Muratori, il y a "organicité" globale du réel : en tant que partie de ce réel, la pratique constructive est fortement structurée ; elle n'émerge pas au hasard, mais dérive d'une évolution constante, guidée par un système de lois de formation et de mutation. Il s'agit alors de mettre ces lois en évidence.

La biologie procède, dans le mouvement de la recherche, de la causalité hétérogène à la causalité homogène des phénomènes, autrement dit de l'analyse des configurations extérieures, (des morphologies des être vivants) et des comportements à la mise en évidence des organisations internes constituées ; par décomposition en éléments (cellulaires et moléculaires) elle recherche l'explication des causes originelles. Elle définit ainsi un plan d'organisation, des variantes possibles et démontre l'intégration et la dépendance des niveaux entre eux.

La morphologie urbaine, à travers l'analyse typologique des éléments constitutifs des ensembles urbains et la recherche des logiques d'organisation de ces ensembles procède de manière analogue. C'est ainsi que les dimensions des immeubles et de leurs prolongements, leur rapport à la rue, définissent formes et proportions des lots de constructions ; que l'organisation des tissus urbains, à partir des espaces publics, places et cheminements, définit la morphologie des quartiers...

L'analyse typologique est l'aspect le plus connu de la démarche morphologique.

Diffusée en France à partir des années 75 à la suite des travaux de l'équipe d'enseignants regroupés autour de P. Panerai (3), l'analyse typologique est présentée comme instrument de l'analyse morphologique.

(3) Notamment : P. Panerai et alt. éléments d'analyse urbaine AAM 1980

Méthode de classement systématique permettant, à partir d'une construction abstraite, issue de l'observation, de regrouper les éléments ayant des caractères communs, la typologie, dans le cadre de la morphologie urbaine doit être capable de rendre compte de l'influence de la logique d'un niveau de l'organisation urbaine sur l'autre, (du territoire à la parcelle) aussi bien que de mettre en évidence les caractéristiques qui restent pertinentes d'un niveau à l'autre.

S. Muratori distingue quatre niveaux dans cette organisation : ceux de l'édifice, du quartier, de la ville, du territoire.

Chaque niveau dispose d'une autonomie relative ; il peut être défini, notamment, par son échelle. Par l'emboîtement des échelles, chaque niveau contient des éléments d'échelle inférieure ; il est contenu comme élément à l'échelle supérieure. Pour "tenir ensemble", les éléments adoptent des caractères communs.

Les systèmes combinatoires qui règlent les rapports d'interdépendances des parties relèvent aussi bien de logiques géométriques ou constructives, que d'usages ou de codes consacrés par l'histoire.

On reviendra plus loin sur le concept de "type consacré", développé par Panerai, qui éclaire cette question.

Pour S. Muratori, l'expérimentation permanente, l'évolution sociale conduisent à des réadaptations, à des corrections qui sont l'origine des processus de transformation des espaces urbains.

L'analogie organiciste s'arrête, cependant, à la distinction des niveaux, à la recherche des types, des combinatoires et des interrelations.

La ville n'est pas un organisme vivant ; il serait vain de chercher un "plan génétique" inscrit dans la cellule primitive.

L'origine de sa formation et de ses mutations doit être recherchée dans l'activité sociale de domination, "humanisation" progressive des territoires.

La ville est le cadre matériel de la vie sociale, l'objectivation des rapports économiques et des mentalités. Dans ce cadre, l'activité architecturale de la société, qui produit l'espace matériel, est une activité culturelle.

D'une part, les territoires sont aménagés depuis des millénaires ; chaque portion de territoire a un caractère historique, est intégrée dans le système de la culture ; d'autre part, les dispositifs architectoniques progressivement mis en place au cours de l'histoire se présentent à nous comme un ensemble fini, actuel, analysable dans le temps présent.

Ce sont les rapports dynamiques entre les différents éléments de ces systèmes complexes et constamment en évolution, dans le temps et dans l'espace, qui fondent les mutations des organisations urbaines et de leurs morphologies.

Il est clair qu'en insistant sur l'autonomie relative des niveaux, d'une part, sur les rapports d'interdépendance d'autre part et le principe d'évolution progressive, la morphologie urbaine se situe comme manifeste, à l'opposé des thèses énoncées par le Mouvement Moderne dans le domaine de l'urbanisme.

Non seulement, comme on l'a souvent souligné, elle s'élève contre l'idée de la "tabula rasa" et les positions du Mouvement Moderne vis-à-vis de l'histoire. Mais elle souligne surtout l'erreur qui a consisté à définir de nouveaux types architecturaux, des modèles (immeubles à redents, en prismes, en y, tours ou barres...) sans définir les systèmes combinatoires qui les organisent entre eux, ou par niveaux.

Au contraire, définissant un découpage fonctionnel de l'espace (zoning horizontal), le Mouvement Moderne nie l'organisation par niveaux et relations ; ou encore, intègre dans un seul édifice, ou une seule opération architecturale, niveaux et relations. (cf. cité radieuse, plan obus pour Alger,... mégastructures).

Si la ville n'est pas un organisme vivant, s'il n'existe pas de cellule de base disposant d'un système génératif "complet", il s'agit de trouver par ailleurs, dans d'autres disciplines scientifiques, les concepts et les éléments de méthode permettant de rendre compte des processus de formation et de transformation des ensembles urbains afin d'être en mesure de les inclure dans la démarche du Projet Urbain.

Cherchant un modèle théorique et des principes d'analyse, la morphologie va s'appuyer sur l'étude historique pour chercher d'éventuelles "Lois de formation et de mutation", ou du moins des facteurs explicatifs des organisations observables.

La recherche historique actuelle s'attache à décomposer les mécanismes et les conditions sociales de production à travers lesquelles la ville se maintient et se transforme.

En examinant les traces concrètes de l'activité de production et de transformation de la ville, les stratifications successives, il devrait être possible de mettre à jour des logiques de formation des tissus, des continuités, mais aussi des ruptures ; on peut donc établir une morphologie du territoire qui ne soit pas un simple classement, une organisation actuelle, mais une interprétation, une explication de ce que l'on sait, la projection d'un ordre signifiant, d'une cohérence d'ensemble.

Il est vrai, cependant, que l'histoire ne présente pas un caractère scientifique permettant d'établir des lois ; que le principe de non-contradiction, par exemple, n'est pas utilisable en histoire.

Reconstituer ce qu'a été une ville, à un moment donné, ne permet pas de représenter ce que cette ville a été effectivement, à tel moment de l'histoire : il s'agit plutôt d'établir à partir d'une "idée de ville" par exemple, un "modèle" permettant de comprendre, d'expliquer ce que l'on en sait et d'éclairer les questions que l'on se pose aujourd'hui. Ce modèle est réducteur ; il résulte d'une opération de sélection : seuls sont retenus les aspects de l'objet dont on cherche à rendre compte. Sa construction est relative et provisoire.

Cependant, établissant une cohérence, il permet de fonder une critique, d'établir des jugements de valeur sur la production de cette époque par rapport aux idées qui le sous-tendent.

Il informe donc la praxis et c'est cela, en dernier ressort, qui intéresse la morphologie : le rapport dialectique et non contradictoire entre l'activité de projet, la production, et une pensée active de la ville en transformation, les moyens et les ressources, le degré de réussite...

Interprétant les événements considérés comme significatifs, le modèle historique permet d'en extrapoler les propriétés à des situations méconnues, le cas échéant aux situations actuelles, ce que Muratori nomme "Storia operante" et que Gerosa propose de traduire par "histoire active".(4)

L'approche historique implique également la recherche de modèles de périodisation de l'histoire générale et, s'agissant de morphologie urbaine, de périodisation de la croissance urbaine.

Plusieurs historiens ont proposé des théories cycliques de l'histoire, comportant des périodes de naissance, de maturation, d'apogée de chaque cycle. O. Spengler, notamment, a développé un modèle organiciste qui a inspiré Muratori (5). Suivant ce modèle, les cycles culturels sont inéluctablement condamnés à dégénérer en civilisations, phases au cours desquelles, selon la définition de Braudel, les formes de la culture se figent et se vident de leur contenu avant de disparaître définitivement. (6)

On trouvera chez S. Malfroy une analyse complète de l'influence de la pensée de Spengler sur la théorie morphologique et, notamment, sur les causes de l'émergence du Mouvement Moderne et des conditions de son dépassement.

Cette question n'est pas essentielle pour la suite du raisonnement. Nous renvoyons le lecteur à l'étude de S. Malfroy.

Dans l'article "typologies" (7) Panerai propose, on l'a souligné plus haut, la notion de "type consacré".

Il entend par là signifier "qu'à une époque déterminée, et pour une société donnée, les concepteurs et constructeurs d'une part, leurs clients d'autre part, se sont accordés sur la correspondance entre un ensemble de dispositions spatiales et éléments stylistiques et une pratique, (à la fois pratique concrète et pratique symbolique). Cet accord, qui inclut des savoirs techniques, a été assez stable pour être reconnu par la société".

(4) P.G. Gerosa, op. cit.

(5) In S. Malfroy, op. cité

Voir également les cahiers de la recherche architecturale n°4 mémoire de la ville. déc. 1979

(6) F. Braudel, écrits sur l'Histoire, Champs Flammarion 1985

(7) P. Panerai, op. cité

Le "type consacré", structure implicite, peut être analysé a - priori - dans une démarche à finalité cognitive. Il s'agit de rendre compte d'une situation et d'un processus particuliers ; le cas échéant, d'établir des correspondances et de procéder à des généralisations.

Les études concernant les types consacrés se sont multipliées au cours des dernières années : elles permettent une lecture du tissu urbain caractérisé par des relations précises entre bâtiment, ou plutôt parcelle bâtie, cours, jardins, rues et placettes...

Caractéristiques de la production urbaine à la période pré-industrielle, les types implicites, conséquence de longues sédimentations des usages et des techniques sont définis dans leurs applications concrètes et s'inscrivent dans des tissus qu'ils constituent et des structures urbaines identifiables.

Le travail sur ces types est partie intégrante du projet d'intervention en tissu existant, qu'il s'agisse de réhabilitation, de rénovation ou de restructuration.

La définition du "type consacré" permet de marquer la différence avec les "typologies génératives" telles que celles de JNL Durand, **qui proposent des modèles aisément reproductibles**, répondant aux nécessités des productions en série, permettant d'exécuter rapidement les ouvrages dont a besoin la société industrielle ou post-industrielle, (cf. également les manuels de E. Neufert, de J. Stubben...)

Relevant d'une démarche à finalité projectuelle, ces types a priori procèdent essentiellement des propriétés géométriques des plans, des conditions techniques de la production des édifices. Elles présupposent des usages et peuvent présenter des filiations avec des types consacrés.

Les édifices répétitifs, et leurs variations, s'organisent selon des figures identifiables, elles-mêmes répétitives et relevant de modèles théoriques et pratiques : alignements haussmaniens, cité-jardins, Siedlungen, rangées...

L'échelle de définition du type n'est plus l'édifice et sa parcelle, mais la **pièce urbaine** constituée par le groupement de la série des édifices et leur rapport aux espaces non-bâties, privés ou publics. L'époque contemporaine tend à multiplier ces modèles.

Le Mouvement Moderne, pour sa part, a poussé jusqu'à l'absurde la logique de mise au point de prototypes et de séries indéfiniment reproductibles. Le type équivaut alors au standard ; il ne renvoie plus aux caractéristiques d'une famille d'objets, mais devient **norme de fabrication**.

Il suppose un homme universel, des modes de vie uniformisés ; "schéma objectivé", il prétend se suffire à lui-même et **nie la relation au tissu ou à la structure urbaine**.

Le constat de la faillite des modèles du Mouvement Moderne, en

particulier dans la production des grands ensembles des années 60, est à l'origine des recherches dans le domaine de la morphologie urbaine dont l'objet était, rappelons-le, d'établir des bases méthodologiques en vue d'une connaissance rationnelle des processus de formation et de transformation des ensembles urbains.

Au-delà de cette démarche à finalité cognitive se profilait évidemment l'idée de tirer des "leçons de l'histoire", de reconstituer des savoirs et des savoir-faire permettant de renouer avec les caractères permanents de l'urbain, avec la "qualité urbaine", avec les codes et conventions qui assurent la liaison entre la forme concrète de la ville et les représentations de ses habitants.

Cependant, malgré les efforts de la morphologie (et de la typo-morphologie) pour établir les rapports nécessaires entre démarche cognitive et démarche de projet, celles-ci restent fortement liées à leurs origines organicistes.

Pour dépasser la limite de cette démarche, la pensée morphologique (dans le cadre du Projet Urbain), va chercher dans la méthode structurale de nouveaux concepts et de nouvelles voies permettant d'établir des rapports théorie/pratique ou, à un autre niveau, analyse/projet.

La ville comme structure

Considérer la ville comme structure, ou ensemble de structures, ne renvoie pas simplement à l'idée de cohérence, de "totalité non réductible à la somme de ses parties", système de relation... ce que permettait déjà l'organicisme.

C'est prétendre construire des théories (vérifiables) permettant d'expliquer l'interdépendance des éléments constitutifs des ensembles urbains, de rendre compte du caractère systématique de ces ensembles. C'est également déboucher sur le projet. c'est, selon l'expression de R. Boudon (8), passer de la compréhension à l'intelligence des phénomènes, c'est-à-dire à la capacité d'intervenir.

Il ne s'agit donc pas de définitions intentionnelles, à travers lesquelles on entend souligner le fait que l'on a affaire à un ensemble de caractères interdépendants, mais bien de définitions effectives, destinées à rendre compte de ces caractères et, par là même, suggérer les moyens d'intervenir à travers le projet.

S'agissant de forme et d'organisation urbaine, on fera une série d'hypothèses : que toute combinaison des éléments fondamentaux, des constituants de la forme, n'est pas possible ; que la masse de variation des entités n'est pas illimitée ; qu'il y a nécessité d'implications logiques entre les différentes variables...

(8) R. Bourdon. a quoi sert la notion de structure, Les Essais, NRF, Gallimard, 1968

L'hypothèse fondamentale est alors que l'interdépendance des éléments est non seulement nécessaire, logique, mais qu'elle est intelligible, qu'elle a un sens, signifié par la forme elle-même.

Après A. Levy (9), nous distinguerons entre deux structures qui permettent de rendre compte des caractères de l'urbain, de l'ensemble des attributs qui spécifient une ville et qui sont déterminants pour le Projet Urbain.

A un premier niveau, la structure distributive, qui décrit les dispositions sur le sol des organisations sociales et économiques, les relations de localisation, les flux et mouvements en termes de rapports de proxémie et de topologie.

Il s'agit là du niveau de la morphologie sociale ou économique, développé également par la géographie. La recherche en sciences sociales, l'Ecole de Chicago, les travaux de Lipietz ou de Castells, par exemple, ont largement exploré les logiques de ces répartitions, qu'elles soient le produit de rapports sociaux historiquement donnés (et comme tels reconnus a posteriori, "consacrés" par l'histoire), ou découlent d'organisations volontaires, planifiées de l'espace (distribution a priori, selon des modèles, zoning...)

Les théories de la rente foncière urbaine, les modèles de répartition ou de localisation des groupes sociaux ou des marchandises, les modèles de flux basés sur la théorie économique ou la mécanique des fluides cherchent à rendre compte des logiques de ces distributions.

L'organisation matérielle de l'espace urbain, des réseaux techniques, de la voirie, la répartition des édifices, des fonctions dans l'espace peut alors être considérée comme la manifestation, la cristallisation des rapports sociaux et économiques.

A un autre niveau, la structure de conformation saisit les caractères formels, géométriques de l'espace urbain. L'identification de cette structure conduit à distinguer entre éléments inducteurs et ordonnateurs.

Panerai propose de retenir comme ordonnateurs les lignes de croissance (route, rivières, axes monumentaux qui ordonnent les tissus de part et d'autre, régulent les croissances secondaires...) et comme inducteurs les pôles de croissance (origine, centre initial des agglomérations).

Il signale également le rôle des bornes de croissance, (ponts, carrefours, portes, monuments...) qui infléchissent la croissance, mais ordonnent également la forme ; celui des barrières de croissance, obstacles naturels ou construits.

Il souligne enfin l'importance de la limite, (ancien rempart, cours d'eau par exemple), agissant comme barrière tant qu'elle existe, comme ligne de croissance lorsqu'elle est dépassée. Sur ses traces se constitue un tissu de transition.

(9) A. Lévy. Contribution au projet urbain, photocopié EAUG, 1986.

Au-delà des éléments naturels ou des éléments construits et reconnus par l'histoire, les relations nécessaires entre bâti, non-bâti et voirie, les lotissements et les tracés volontaires donnent forme aux villes.

Tracés rationnels, ils conditionnent les possibilités d'utilisation du territoire, ses capacités constructives. Leurs formes, leurs dimensions, les distances qu'ils définissent s'imposent à la vie quotidienne.

La trame orthogonale, repérable dans la majeure partie des structures formelles, est la figure millénaire des tracés rationnels. De l'Antiquité à la Renaissance, elle s'impose jusqu'aux périodes contemporaines par son économie et son efficacité.

Son interprétation, sa fonction symbolique varient cependant de Milet aux villes coloniales ou à la ville américaine.

D'autres tracés sont repérables ; depuis C. Sitte, la trame souple a marqué les paysages contemporains !

Les formes régulières se déforment, sont déformées. P. Pinon(10) a montré que c'est dans l'interstice de la déformation que se loge la créativité architecturale. Elles se juxtaposent également et la capacité à les relier, à donner forme à la jonction de leurs axes majeurs relève d'une géométrie savante.

Il s'agit ici de réintroduire la composition comme mode d'organisation des espaces, comme «arrangement» au sens d'Alberti lorsqu'il définit les règles de l'Art : «harmonie de toutes les parties, de quelque manière qu'elles apparaissent arrangées, selon de telles dimensions et de tels rapports que rien ne puisse être ajouté, enlevé ou modifié, au risque de tout gâter».

Que les règles de l'harmonie n'aient pas un caractère universel ; qu'elles évoluent, se modifient aux rythmes de l'histoire ne change rien à l'affaire.

Panofski (11) montre comment, à la Renaissance, la perspective devient patrimoine non plus des seuls philosophes ou mathématiciens, mais patrimoine des artistes, science de la représentation artistique.

Cette conquête... «pousse si loin l'impression visuelle du sujet que c'est précisément cette impression subjective qui peut servir de fondement à la construction d'un monde de l'expérience solidement fondé, et néanmoins infini au sens moderne du terme».

La perspective, la profondeur, la symétrie... autant de procédés de génération et d'intelligence de l'espace urbain apparus à un moment de l'histoire, contestés, réinterprétés, mais qui s'inscrivent aujourd'hui en tant que types compositifs consacrés, ayant valeur de permanence.

La notion de permanence éclaire les choix du Projet Urbain. Rapport de la morphologie avec sa temporalité, stratification spatiale, la permanence exprime la continuité spatio-temporelle de la ville.

Elle renvoie à la conception braudelienne des temps de l'histoire - le temps long, «celui de l'histoire quasi immobile, histoire de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure ; une histoire lente à couler et à se transformer...» histoire presque hors du temps, paysage fixe, toile de fond sur laquelle se greffent les autres moments de l'histoire, et que l'on oublie.

(10) Borie, Mecheloni, Pinon, forme et déformation, ENSBA, 1984.

(11) E. Panofski, La perspective comme forme symbolique, Ed. de Minuit, 1978.

«Au-dessus de cette histoire immobile, une histoire lentement rythmée, ... une histoire sociale, celle des groupes et des groupements... vagues de fond qui soulèvent l'ensemble de la vie . . . »

«Enfin, l'histoire traditionnelle, si l'on veut l'histoire à la dimension, non de l'homme, mais de l'individu, l'histoire événementielle... une agitation de surface, les vagues que les marées soulèvent... Telle qu'elle la plus passionnante, la plus riche en humanité, la plus dangereuse aussi...» Elle a la dimension des rêves, des colères et des illusions.

On le voit, le recours à l'histoire que l'on propose ici n'est pas celui d'un Muratori. L'histoire que l'on convoque s'inscrit dans un registre partiellement poétique et mythique qui est celui des valeurs que l'on attribue aux sociétés et aux cultures urbaines.

C'est en même temps un ensemble de traces et de tracés historiques de la forme urbaine qui perdurent en tant que témoignages de son passé et de sa «mémoire collective» et que le projet urbain rencontre dans son intervention sur l'espace.

Le tissu urbain est la matérialisation, la manifestation de la conjonction des deux structures (de distribution et de conformation).

Le tissu n'a pas d'existence sans structure de conformation et structure de distribution.

Chacune de ces structures est identifiable, répond à des logiques constitutives relativement autonomes. Pour une même structure distributive, il peut y avoir plusieurs conformations.

Cependant, en tant que totalité, la forme urbaine résulte de l'articulation entre les deux niveaux de structures.

Le travail théorique a renforcé la coupure épistémologique entre les deux niveaux de structure, développant en particulier les connaissances dans le domaine de la structure distributive.

De leur côté les architectes, dans l'intention de créer les bases d'une discipline autonome, ont insisté sur les aspects physiques de l'espace «... justifiable d'analyses objectives permettant d'atteindre un premier niveau de signification. Ce niveau est spécifique de l'architecture. Il peut former la base stable sur laquelle viendront s'articuler d'autres contenus accessibles par d'autres lectures...» (12)

Si le travail à chacun de ces niveaux de structure peut, effectivement, permettre d'atteindre un niveau de signification, le travail sur l'articulation entre ces niveaux apportera un enrichissement, une augmentation de sens. Il s'agit d'explicitier le passage de l'un à l'autre ; c'est peut-être là le domaine spécifique du Projet Urbain.

C. BACHOFEN, sept. 1988

(12) P. Panerai Op. cité

FIGURES

La Croisée

«Au croisement des grandes routes, les cités radio-concentriques des échanges... Les centres de commerce, les cités de pensée, les cités d'administration et de gouvernement» (1). Conjuguant la croisée et la ligne (la «cité linéaire industrielle»), Le Corbusier évoque, dans le contexte naissant de l'aménagement du territoire, l'une des grandes figures des espaces urbanisés. La croisée des routes est à l'origine d'innombrables établissements humains.

Dans l'introduction à «la ville en croix», F. Paul-Lévy (2) la tradition étrusque de fondation de la ville : un premier tracé, d'orient en occident, suivant la course apparente du soleil (le decumanus), définit un vecteur (orienté, dynamique) délimitant un espace à droite et un espace à gauche.

Perpendiculaire à ce premier axe, le cardo est tracé du Sud au Nord (ou inversement, selon les sources) et définit un espace en deçà et un espace au-delà.

La quadrangulation créée par cette croisée divise l'espace en quartiers, formant des couples opposés Nord et Sud, cependant unis dans leurs oppositions Est-Ouest. Chaque quartier est ainsi distinct de ses voisins et uni au titre de chaque axe considéré alternativement.

Image de la croisée céleste, représentation de l'organisation du monde, matérialisation d'une réflexion et d'un savoir sur l'univers, acte de fondation d'un territoire, la croisée est également génératrice de tracés urbains.

La maille orthogonale

Selon les directions que la croisée dessine sur le sol s'ordonnent les voies d'un maillage orthogonal, régulier ou non, carré ou rectangulaire.

Le maillage orthogonal est un moyen de l'arpentage, du découpage du sol (répartition) et de sa mesure. Dans le champ de la conception, comme dans celui des pratiques, les potentialités du maillage orthogonal sont bien connues (3) :

* division géométrique de l'espace en unités de surface et en formes élémentaires pertinentes, la maillage permet de se situer à la fois au niveau de l'élément et au niveau de l'ensemble ;

* système de conception permettant de prendre en compte à la fois les registres technique, formel, fonctionnel et de l'économie de la mise en oeuvre, c'est une formule de l'intégration ;

* principe morphologique d'organisation des régularités architecturales, c'est un fait culturel qui accepte les transformations par densification, substitution, décomposition et regroupement.

A Milet, en Asie Mineure, du IV^e siècle avant J.C. au II^e siècle après J.C.,

(1) Le Corbusier (en collaboration) *Les trois établissements humains*, Denoël 1945

(2) Françoise Paul-Lévy, *La ville en Croix, de la révolution de 1848 à la rénovation haussmannienne*, librairie des Méridiens, 1948

(3) J. Zeitoun, *trames planes*, dunod, coll. aspects de l'urbanisme 1979

le maillage orthogonal dessiné par Hippodamos a permis d'intégrer au tissu résidentiel les éléments de la vie collective (temples, stoas, gymnases...) de la civilisation grecque, puis hellénistique, puis romaine (4).

La centuriation, découpage du territoire latin en unités de 50 ha (720 m / 720 m) est l'instrument rationnel de la colonisation, du défrichage et de la mise en culture des terres ; la grille du camp romain s'emboîte dans la maille orthonale.

La domination administrative et politique de Rome sur les différentes régions de l'Afrique du Nord se traduit par un spectaculaire mouvement d'urbanisation : les cités s'ordonnent selon un maillage orthogonal autour d'un noyau monumental, uniforme dans sa variété, (forum, capitole, marchés, théâtre, thermes...). Ce sont les lieux d'une civilisation urbaine qui atteint un exceptionnel niveau de qualité : Timgad, Tipasa, Lambéze, El-Djem...

En Europe, la plupart des villes du Moyen Age s'établissent sur la matrice des camps romains, dont la rationalité perdure au-delà des déformations successives.

Lorsqu'il s'agit de création de villes neuves, dans la seconde moitié du Moyen Age, les bastides du Sud-Ouest de la France (5) sont tracées sur plan cruciforme et trame orthogonale.

Au centre, la place est carrée. Elle s'inscrit dans la trame. L'ordonnance des façades résulte de la répétition d'un même type de bâtiment sur arcade, formant galerie et couvert, espace majeur de la bastide. Le dispositif «... symbolise une conception égalitaire de l'espace qui marque une rupture avec l'image de la cité médiévale ... dominée par la cathédrale ou le château».

Cette conception égalitaire sous-tend la conception des villes de la colonisation du Nouveau Monde. La concession royale permettant à J Oglethorpe de fonder Savannah, en Géorgie, contient des dispositions tendant à éviter la spéculation foncière (6). Le plan de Savannah (1732) est tracé sur la base de quartiers rectangulaires formés de quatre blocs comprenant chacun dix parcelles. Au centre de chaque bloc, un square libre et sur deux de ses côtés des parcelles réservées pour l'église, les magasins... Savannah, qui prospère rapidement, devient le modèle de nombreux établissements du Nouveau Monde.

Même conception égalitaire, doublée de préoccupations liées au choix du mode de transport, un siècle plus tard lorsque Cerda trace son plan pour l'Extension de Barcelone (l'Ensanche) 1859.

Les villes dont la figure de base est la maille orthogonale sont innombrables, à toutes époques et sur tous les continents.

L'origine de ces tracés n'est pas nécessairement liée à des préoccupations égalitaires ou philanthropiques. Lorsque W. Penn fonde Philadelphie (1681), il précise que chaque acheteur recevra du terrain en proportion de son investissement (financier ou en travail) dans l'entreprise. Elle ne relève pas toujours d'un acte de fondation ou d'un mouvement de colonisation des terres nouvelles. Le modèle que suit W. Penn pour Philadelphie est celui du projet de R. Newcourt pour la reconstruction de Londres après le grand incendie de 1666.

(4) Edmond N. Bacon, d'Athènes à Brasilia, Edita, Lausanne, 1967

(5) Françoise Divorne et alt. Les Bastides essai sur la régularité. AAM 1986

(6) John W. Reeps, La ville américaine, Mardage, 1981

C'est d'abord à ses qualités de lotissement rationnel et aux possibilités d'emboîtement d'échelles qu'il permet que le maillage orthogonal doit son succès. Hiérarchisation des voies, création de diagonales, aménagement de squares et de places, permettent des variations infinies à partir de la figure de base. Le module élémentaire, l'ilôt quadrangulaire, permet aisément le découpage parcellaire, l'édification, la substitution. Par regroupement ou division, il s'adapte aux emprises monumentales des édifices publics ou aux besoins des entreprises industrielles et commerciales (7).

A Chandigarh ou dans la ville nouvelle de Milton Keynes, par contre, la limitation de l'emploi de la maille orthogonale au réseau des circulations principales (carré d'1 km de côté) appauvrit considérablement les potentialités de cette figure.

L'enceinte

Si quelques villes sont constamment restées «ouvertes», la plupart d'entre elles se sont dotées de fortifications permanentes, conçues en temps de paix et faites pour durer. Ces fortifications ceignent la ville sur tout ou partie de son périmètre et sont déplacées en fonction des extensions urbaines.

Leur conception est étroitement liée aux préoccupations de protection, de défense des hommes, des marchandises et du matériel militaire ; les évolutions brutales qu'elles connaissent sont imposées par l'évolution de l'art de la guerre et de l'armement.

Pendant des siècles, l'obstacle est essentiellement une muraille dont la hauteur doit décourager l'escalade et s'opposer aux projectiles. Précédée ou non d'un fossé, cette muraille est rapidement complétée par un parapet d'où la défense doit pouvoir être menée en sécurité. La principale innovation apparaît au XVe siècle, lorsque le boulet de fonte triomphe des fortifications existantes.

Tours et murailles s'abaissent au profit d'un profil en terrasses et fossés élargissant considérablement la fortification et aboutissant au triplement de l'emprise urbaine. A. Dürer, L. de Vinci, les ingénieurs militaires mettent au point un nouveau système défensif, le «tracé bastionné» (bastions, courtine, demi-lune...) destiné à éliminer les angles morts des murailles.

D. Specklin, au XVIe s., puis Vauban au XVIIe s., en s'adaptant chaque fois au terrain, portent technique défensive et architecture militaire à un haut point de perfection (8).

Des «Corsets bastionnés» entourent la plupart des villes en Europe et le modèle se répand au Moyen Orient et dans les autres continents.

La principale étape suivante apparaît à la fin du XIXe s., lorsque l'évolution de l'armement permet d'obtenir des portées plus longues et une plus grande précision. Il apparaît alors nécessaire de repousser à des distances croissantes les forces assiégeantes et d'édifier des places militaires à «forts détachés». La ceinture des forts s'éloigne de la ville ; le tracé bastionné est remplacé par un tracé polygonal et les ouvrages sont progressivement enterrés.

(7) D. Mangin, P. Panerai, *Letemps de la ville*, E.A. de Versailles, 1988

(8) P. Truttman, *Fortification, architecture et urbanisme aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Service culturel de la ville de Thionville, 1975

La figure de l'enceinte, représentée dans l'antiquité comme au Moyen Age par un cercle fermé, renvoie à l'idéal de la ville comme entité. Conjugée avec celle de la croisée elle sera longtemps une figure essentielle de l'organisation urbaine

Le hiéroglyphe égyptien du mot ville n'est certes pas le plan de la ville : il est, à l'image du monde, circulaire et divisé par deux diamètres orientés. Cependant, la plus ancienne représentation connue d'une ville Sumérienne, Nippour, qui comprend également une croisée dans un cercle, est remarquablement conforme aux relevés des archéologues... (9).

Figure emblématique de la Jerusalem celeste, la croisée dans le cercle des murailles se retrouve en Perse antique aussi bien qu'en Islande au XVIe siècle.

Les représentations des villes du bas Moyen Age, vues à vol d'oiseau, les montrent entourées d'une muraille, laissant apparaître les églises, les édifices publics et les places.

Cette conception de la ville comme unité délimitée par son enceinte, marquée au centre par la flèche de la cathédrale à laquelle répondent, en contrepoints, les églises de quartier et les bâtiments publics n'est pas remise en question lorsque la ville annexe ses faubourgs (juxtaposition d'une ville féodale et d'une ville marchande) ou, comme à la Renaissance, une ville neuve parallèle qu'elle englobe.

La Renaissance théorise la question urbaine et débat sur le dessin idéal de la ville : radio-concentrique ou en damier ?

Les architectes des villes de la Renaissance sont les ingénieurs militaires qui dessinent les fortifications, mais aussi le plan des villes, les places et les principaux édifices publics ou militaires.

Leur conception de la ville s'établit dans le rapport entre l'enceinte, dont le modèle est un polygone régulier proche du cercle, idéal pour la défense, et le point central d'où la garnison peut se porter dans les meilleures conditions au point des remparts où l'assaut a lieu.

La ligne de l'enceinte organise, ordonne la voirie, le découpage parcellaire et les constructions, en-dedans et en-dehors, selon des logiques spécifiques (grandes parcelles des couvents à l'extérieur, arrière des maisons à l'intérieur de l'enceinte) ; cette ordonnance diffère de celle du centre de la ville, basée généralement sur le principe du damier. L'enceinte ne se conçoit pas sans ses portes.

Les portes de la ville déterminent, à leur tour, des configurations urbaines particulières, par resserrement ou étranglement (faubourg).

Les enceintes sont déplacées, du moins jusqu'au XVIIe siècle : la croissance des enceintes successives par englobement des faubourgs entraîne la désaffectation des anciens murs et leur substitution par des espaces urbains d'un type nouveau, mails et boulevards (10). Les boulevards deviennent le nouveau pôle d'activité de la cité. Sur ces espaces largement ouverts, l'architecture des façades du boulevard, dont un côté suture les anciens quartiers de la ville et dont l'autre amorce le développement des nouveaux, nous parle fortement de l'histoire. Dans toutes les

(9) R. Joly, La ville et la civilisation urbaine, éd. sociales, 1985

(10) F. Laisney, l'idée de limite et de porte dans le projet urbain, in Les portes de la ville, Centre G. Pompidou, CCI 1983.

villes, des structures identiques nous fournissent les mêmes repères immédiats et nous permettent de nous orienter. Ces longues séries de façades restent des traces de clôture. Les anciennes portes deviennent des places-carrefours, articulant l'ancien et le nouveau, véritables relais dans les chemins d'accès au centre, noeuds d'activité aux frontières des quartiers. Leur forme, résultat de ces opérations complexes, est souvent ambiguë, résiduelle, mais elle conserve les ferments de leur vitalité passée. Elles constituent souvent les pôles secondaires capables de rivaliser avec les anciens centres. Ce sont des liens fragiles, facilement détruits par les exigences du trafic.

Le dérasement de l'enceinte bastionnée et du glacis offre aux villes, dès la seconde moitié du XIXe siècle, une possibilité exceptionnelle de disposer de terrains stratégiques entre la ville intra-muros et ses extensions.

La solution choisie et réalisée à Vienne (plan de Löhn) reste exemplaire : elle ordonne, à partir d'un ring circulaire équipements impériaux (théâtre, opéra, parlement, musées...), blocs d'habitations et grands parcs en un anneau qui suture, limite et unit.

Dans son manuel paru en 1890, J. Stübben (11) examine les différentes solutions mises en place pour organiser le terrain des anciennes fortifications (à Cologne, Tokio, ou Francfort am Main...). A Strasbourg, le dérasement de la fortification Nord de Vauban permet d'assurer, selon le système viennois, la suture entre l'ancienne ville et son extension. La première moitié du XXe siècle verra se dérouler de nombreux concours en vue d'aménager les zones des anciennes fortifications (Paris, Lille, Strasbourg...). Les réalisations ne sont pas à la hauteur des ambitions et l'après-guerre verra l'inscription d'autoroutes urbaines, de périphériques, de constructions spéculatives et de délaissés sur ces emprises ; la reprise des délaissés des anciens bastions et des forts avancés de la fin du XIXe siècle reste l'une des missions actuelles des villes et de leurs architectes.

(11) J Stübben, *der Städtebau*, reprint der 1; Auflage, Vieweg 1980

(12) C. Bachofen, *Is. Buraglio, Strasbourg entre deux guerres*, REMU-EAS, 1989.

F. Laisney, *les HBM et la ceinture de Paris*, AMC n°45, nov. 1977.

La cité radio-concentrique

A l'échelle de la ville, cette figure renvoie généralement au concept et au schéma ; c'est une notion d'aménagement du territoire plutôt que le dessin concret de l'inscription des constructions et des voies sur le sol.

Pour définir l'expansion urbaine comme processus, E. W. Burgess (1926) trace une série de cercles concentriques dont le nombre indique, à la fois, les zones successives de l'extension urbaine et les types d'aires différenciées (13). C'est autour du centre des affaires, lieu de rencontre des voies de communications, que se trouve une zone de logements surpeuplés où vivent les immigrants récents et certaines minorités ethniques

Cette «zone de transition» est ceinturée par des zones de résidence de plus en plus aisées en direction de la périphérie. Hoyt (1933 et 1939) corrigera cette théorie en introduisant le facteur déterminant du tracé des axes de transit qui accroît la valeur des terrains avoisinants et tend à déformer l'agglomération le long des lignes de transport (14).

L'inscription au sol d'une ville radio-concentrique stricto sensu pose le problème de la convergence, en un point central unique, de toutes les voies et de la concentration des circulations qui en résulte ; elle est incommode par le découpage d'ilôts en trapèzes et triangles difficiles à construire.

Le cas de Palma Nova est exceptionnel.

Les plans de Filarète ou de Francisco di Giorgio Martini (XVe s.) sont ceux de villes idéales.

Dans le cas d'Amsterdam, ce sont les canaux de la vieille ville qui sont concentriques et aboutissent à un port d'une superficie importante par rapport à la ville.

Il est remarquable que la figure radio concentrique, symbole d'unité, s'allie aux idéologies communautaires utopistes du XIXe siècle ; dans le cas de la cité industrielle de Claude-Nicolas Ledoux pour l'exploitation des salines d'Arc et Senans entre 1775 et 1780, la géométrie centralisatrice met en position hiérarchique principale le gouverneur d'un établissement industriel.

Après la première guerre mondiale, la perte de la nécessité d'enclorre la ville va conduire à délimiter la croissance urbaine par une série d'anneaux concentriques (les voies contournantes) recoupées par des voies radiales (les pénétrantes).

Le plan actuel de Moscou est exemplaire à cet égard. Aux points cruciaux de rencontre entre radiales et annulaires de la deuxième ceinture ont été réalisés les gratte-ciels accueillant les grands ministères, les hôtels ou les résidences des nouveaux dignitaires.

La forme radio-concentrique sera plutôt utilisée, dans les dessins des plans de ville, comme articulation entre tissus d'orientation ou d'échelle différents. C'est notamment le cas dans le projet de Wren pour la reconstruction de Londres après le grand incendie de 1666.

Wren occupe le centre du site par une trame orthogonale qu'il rattache aux tissus anciens par deux quartiers circulaires ou rayonnants, véritables rotules entre tissus différents.

A l'échelle des grandes trames urbaines, la figure radio-concentrique permet, notamment dans le système hausmannien, le changement de direction des axes et la rediffusion des circulations au moyen de places monumentales jouant le rôle de carrefours.

(13) l'Ecole de Chicago, présentation Y. Grafmeyer et Isaac Joseph, *Champ urbain*, 1979

(14) Antoine S. Bailly, *l'organisation urbaine, théories et modèles*, CRU, 1975.

L'éventail, le trident, la fourche

Contrairement aux figures radio-concentriques, ces figures sont orientées et dynamiques, donnant un sens à l'espace qu'elles organisent.

Caractéristiques de l'espace baroque, elles sont utilisées, soit dans les villes royales (Versailles, Carlsruhe...), soit dans les ensembles urbains importants où elles se constituent en réseau (15).

Dans la ville royale, le point de départ du trident est le Palais, symbole du pouvoir absolu. Le trident diverge, de ce point, vers le territoire ; il ne saurait, cependant, avoir de limite dans le lointain.

A Carlsruhe, comme à Versailles dont s'inspire, en 1724, le margrave Charles Guillaume de Bade-Burlach, le château à deux faces distinctes, s'ouvrant l'une sur la ville, l'autre sur les jardins. C'est à tort que l'on parle, dans ce cas, de figure radio-concentrique.

Dans la Rome de Sixte V (fin du XVI^e siècle), la préoccupation première est de redonner une cohérence, une visibilité à une ville où s'étaient accumulées, pendant des siècles, les Strates de civilisations successives sur un site collinaire.

La première intervention a consisté à dresser, aux points majeurs de la ville, des obélisques dont la position va conduire à la recomposition des ensembles monumentaux, places ou bâtiments. (Place St Pierre, Ste Marie Majeure...) selon les principes mis en oeuvre par Michel-Ange pour le Capitole.

Le plan de Sixte V consiste à relier ces points par des voies rectilignes, des lignes de force établissant des rapports entre places et monuments.

Le réseau ainsi constitué n'est cependant pas aléatoire ; sur chaque place, les voies sont orientées en fonction des édifices qui lui donnent forme.

De la piazza del Popolo, porte d'entrée de Rome, trois voies divergent vers le port ou sur le Tibre, au Sud ; vers le forum et le Capitole. Deux églises identiques, au XVII^e siècle, vont marquer les angles du trident ; au XIX^e la composition est complétée par un dispositif qui rehausse l'effet d'ensemble.

Dans ces cas, les voies divergent d'un point majeur. Elles peuvent également converger vers un point central (gare, bourse, édifice public...).

C'est le cas de St Petersburg (Leningrad), où les trois voies d'accès convergent vers l'amirauté.

- L'axe monumental orienté

Le cas du grand axe allant du Louvre, à Paris, vers l'Ouest, les Tuileries, la promenade royale des Champs Elysées, l'Etoile, la Défense...

- L'arête de poisson

Figure des faubourgs ouvriers (Belfort) ou de villes industrielles linéaires (St Etienne).

- Le labyrinthe, le close

Figures en arbre, allant de plus public au plus privé ; figures très hiérarchisées, à l'opposé de la maille orthogonale interdisant les continuités.

DEFORMATIONS

«Le milieu urbain, de par son essence et sa formation même, est un véritable ferment de déformations» (16).

Ce que nous avons défini par ailleurs (17) en tant que structures de conformation peut être assimilé, ici, aux «ferments majeurs de déformation» des figures qui, à leur tour, «conforment» l'espace urbain.

On ne devrait plus avoir à revenir sur l'importance du site en tant que facteur de conformation / déformation : relief, lignes de crête et thalwegs, orientation des pentes, cours d'eau, bords de mer ordonnent les formes urbaines.

Les travaux nombreux de géographes, ceux de P. Lavedan (18) ou de M. Poete (19), ont mis en évidence l'importance de ces phénomènes sur l'origine et la formation des villes, que celles-ci aient été planifiées ou non : les figures fondamentales s'adaptent, se moulent aux reliefs, aux accidents du terrain et se déforment.

De même, l'influence du parcellaire d'origine rurale, du tracé, des chemins ou du sens d'écoulement des eaux ont fait l'objet d'études nombreuses.

Dans tous les cas la figure, en tant qu'expression et modalité de la colonisation des sols reste la condition formelle de l'urbanisation.

Il est habituel d'opposer à la conception de l'espace urbain par figures géométriques une conception «organique», qui serait celle, notamment, de la ville médiévale. On cite, volontiers, Alberti qui recommandait de tracer de larges rues droites, donnant un aspect de grandeur et de majesté, mais détaillait également les avantages des anciennes rues sinueuses : «Au coeur de la ville, il est préférable que les rues ne soient pas rectilignes, mais qu'elles ne cessent de se perdre en détours, comme le cours tranquille d'une rivière.

Elles semblent ainsi fort longues et propres à donner une idée avantageuse de la cité, cependant qu'elles peuvent lui éviter maintes surprises désagréables. En outre, le passant qui suit ces détours des rues va découvrir, à chaque pas, une perspective nouvelle et la porte d'entrée de chaque habitation a son espace particulier ; et, tandis que dans les grandes villes, les courants d'air sont désagréables et malsains, ne trouvera-t-on pas agrément à pouvoir disposer, comme dans les petites, de cet espace abrité par le proche tournant de la rue» (20).

Cette considération, inspirée de l'observation d'une situation qu'il avait sous les yeux, est à l'opposé d'une pensée sur les processus de formation et de déformation des ensembles urbains.

Camillo Sitte (21), observant à son tour les irrégularités fréquentes des tracés des villes médiévales, en déduisait une conception volontaire de l'asymétrie et du «désordre» pittoresque et organique.

(16) A. Borrie, P. Micheloni, P. Pinon, forme et déformations, ENSBA 1989

(17) C. Bachofen, R. Tabouret, Processus du projet urbain, séminaire EAS 1989

(18) P. Lavedan, Géographie des villes, Gallimard, Paris 1959, Histoire de l'urbanisme, H. Laurens, Paris, 1926-1952 ; les villes françaises, Vincent Fréal, Paris 1960

(19) M. Poete, introduction à l'urbanisme, Anthropos, Paris, 1967

(20) Cité par L. Mumfort, in la Cité à travers l'histoire, Paris, Seuil 1969

(21) C. Sitte, l'Art de bâtir les villes, l'Equerre, Paris, 1980.

Unwin (22) a parfaitement situé le détournement opéré par C. Sitte : «... par l'étude approfondie des plans des villes du Moyen Age, (il) était arrivé à la conclusion qu'ils ont été tracés sur des lignes... obéissant à des directives d'art dont l'application a créé la beauté des villes de cette époque. Impressionnés par les effets pittoresques et si heureux produits par les lignes sinueuses, la variété dans la largeur des rues, la liberté des alignements, l'irrégularité des places et par la manière dont les voies aboutissent à ces dernières, les Allemands ont dès lors cherché à reproduire ces indications et à suivre volontairement dans leurs tracés des lignes irrégulières. Sitte et d'autres auteurs soutiennent, en effet, qu'une grande part des irrégularités caractéristiques des villes du Moyen Age, que l'on a l'habitude de considérer comme les résultats d'un développement naturel et inconscient, était au contraire intentionnelle et répondait à des principes d'art alors en faveur».

La densification intra-muros, la tentation d'élargir l'emprise des bâtiments au détriment de la rue, les pratiques d'installation d'enclos, de devantures, d'encorbellement, l'appropriation de l'espace public sont les facteurs puissants des déformations progressives des figures urbaines de fondation.

Il faudra les préoccupations liées à la défense contre les incendies, à la circulation des troupes et des marchandises, les conceptions de "l'embellissement" et la rationalisme pour que soit tenté le rétablissement d'un ordre et d'une lisibilité dans des tissus devenus effectivement opaques et n'entretenant plus que des rapports ambigus, sinon contradictoires avec les figures d'origine.

La superposition de nouvelles figures sera alors un nouveau ferment de déformation.

L'oeuvre de référence de la superposition est l'intervention de Sixte V à Rome : reliant, par des lignes de force les lieux majeurs de la ville il crée des phénomènes d'interférences qui déterminent de nouvelles figures. Changements d'échelle, changements d'axes permettant d'intégrer les espaces seconds dans la forme globale. Ce que tente également Haussmann à Paris.

La juxtaposition, enfin, lors des extensions urbaines, d'ordres formels successifs et différents de changements d'axes et d'échelles ; la composition des espaces interstitiels, où sont rejetées généralement les déformations, devient alors élément clé du projet.

L'étude des figures et des déformations a déjà fait l'objet de premières recherches qui mériteraient d'être approfondies ; nous ne le faisons pas ici, notre interrogation visant la place des concepts de figure et déformation dans le processus du projet urbain.

Figures et déformations dans le projet urbain.

On l'aura compris : la forme n'est pas simple représentation d'une forme urbaine, son image ou son illustration. Par rapport à la représentation d'une forme urbaine, la figure exprime un mode d'organisation et d'appropriation de l'espace, un concept propre à une société et à son projet.

Qu'elle renvoie à une conception du cosmos ou à des géométries opératoires à des volontés de mise en ordre et de hiérarchisation ou au contraire, à une pensée de l'homogénéisation, la figure est inscription sociale et de données économiques sur le territoire en même temps que références

(22) R.Unwin, l'étude pratique des Plans de ville, l'Equerre, Paris, 1981.

culturelle et modèle de pratiques. La richesse, la complexité des pratiques sociales et des références culturelles contraste avec la simplicité des figures, comme si ces dernières concentraient, par la vertu des géométries, les rapports archéologiques des hommes à l'espace.

La lecture des figures (et de leurs déformations) en tant que signes est alors développement d'un discours narratif et description dont la suite permet de mettre en évidence les caractères essentiels d'une ville : en ce sens, la figure est allégorie.

Dans un texte connu, É. Girard (23) analyse l'évolution des figures de la ville du Mouvement Moderne chez Le Corbusier.

En 1922, la "ville contemporaine" est une ville idéale de la Renaissance, limitée dans une figure, (le rectangle qui contient l'étoile), centrale et orientée par un cardo/decumanus. Le quartier d'affaires est au centre et l'aéroport tient lieu de place centrale (échelle et modernité obligent) ! "C'est une ville qui propose des lieux dont on nous donne des images perspectives, qui est limitée, et donc qui possède des portes, c'est une ville qui a un mode de croissance au-delà de ses limites et qui entretient des rapports d'opposition clairs avec la campagne et avec la nature qu'elle enferme au coeur de ses îlots, ou dans son parc, en somme une sorte de représentation archétypique de la ville européenne, si ce n'est la démesure de son échelle". Dix ans après, en 1935, la "ville radieuse" est la figure d'une distribution hiérarchisée (zoning) d'éléments urbains (cité d'affaires, habitations, industrie...) ségrégués, rassemblés par fonction, ordonnés et situés les uns par rapport aux autres dans un cadre de 30 km sur 40 découpant une portion de territoire réduit à une étendue.

Un axe central, monumentalement composé, issu de la zone productive, aboutit à la cité d'affaires. L'habitation se situe de part et d'autre de l'axe principal dont elle est séparée par la zone des institutions civiques. Des coulées vertes, enfin, séparent l'habitation de la cité d'affaires et de la zone industrielle.

La figure ne propose aucun lieu : l'espace support lui-même est réduit à une étendue abstraite, libre à la conquête ; outre la démesure, là aussi, c'est la figure de l'anti-ville (qu'Edith Girard nomme espace du capitalisme) et qui est, à tout le moins, l'espace fonctionnel ségrégué considéré par le Mouvement Moderne l'expression de la société contemporaine.

Le travail sur les figures en tant qu'expression d'une idée d'espace, incluant un mode d'appropriation de l'espace peut être un moment du projet urbain.

Il convient cependant d'insister sur le fait que la figure n'est ni organigramme, ni plan de ville. Elle est image synthétique ; un travail considérable de transformation et de réinterprétation est à faire à partir de la figure pour approcher la mise en forme et l'organisation concrète de l'espace : l'inscription au sol, fragmentation et lotissement, viabilisation, dessin urbain ont leurs propres logiques qui vont se superposer à celles de la figure, la déformer et la transformer.

Rien ne serait plus dangereux que de sauter les étapes et de doter la figure des vertus d'un tracé directeur.

STATUT DE LA PRATIQUE DANS LE PROJET.

Points de méthode

Maîtrise d'Oeuvre Urbaine et Projet urbain : le propos de cette contribution est sans doute décalé, et par rapport à une approche purement cognitive ou de connaissance, et par rapport à une démarche pragmatique ou strictement opérationnelle ; il place au centre du débat une démarche pratique - il s'agit bien de Maîtrise d'Oeuvre - et une opération d'évaluation - engagée par le Projet. Ces deux caractéristiques sont fondatrices de l'approche nouvelle qui émerge avec les années 80.

Cela signifie qu'elle porte la marque de la conjoncture, et de différentes manières : comme le rappellent C.E. Bachofen et R. Tabouret (1), "en rapport aux avatars de la croissance économique, le recul de la planification étatique quant à son emprise et son caractère frontal, le recours à des procédures contractuelles plus localement négociées qui accompagnent le changement des objectifs et la façon d'anticiper l'avenir urbain, l'influence de courants de pensée qui insistent sur la légitimation de l'acte d'urbanisme par le procès même de la décision...", amènent à considérer comme essentiel les modes de recomposition de l'espace urbain.

Partant, l'espace urbain est considéré de trois points de vue différents :
quels sont les éléments structurels qui en conditionnent la production ?
quels sont les enjeux et les moyens de sa transformation ?
quels sont les éléments symboliques qui sont engagés dans l'assignation de signification autorisant tout à la fois la désignation de nouveaux enjeux spatiaux et de leur substrat social, et la prise en compte - voire la redéfinition - d'un cadre préexistant et de sa propre inscription sociale ?

Pratique et projet

Prétendre à une définition théorique de la pratique est sans doute une gageure. Pour rappeler la définition que Bachelard proposait de l'observation, la pratique s'inscrit elle aussi "dans un luxe d'images : elle est pittoresque, concrète, naturelle, facile..."(2), d'autant qu'elle s'affirme dans le moment et qu'à ce titre elle semble incontournable ; d'autres n'ont-ils pas annoncé la vie comme "création incessante d'imprévisibles nouveautés"(3) ? Ceci est d'autant plus important quand le propos est de comprendre le statut de la pratique, c'est à dire notamment de prétendre restituer une logique de la pratique. Or, comme le souligne P. Bourdieu (4), "cette logique pratique... ne peut organiser toutes les

(1) C.E. Bachofen, R. Tabouret *La Maîtrise d'Oeuvre Urbaine Paris-Strasbourg* Secrétariat de la Recherche Architecturale et Ecole d'Architecture de Strasbourg

(2) Gaston Bachelard *La formation de l'Esprit Scientifique* Paris, Vrin

(3) Henri Bergson *L'imagination créatrice* Paris, Vrin

(4) Pierre Bourdieu *Le sens pratique* Paris, Minuit 1980 pp. 144 et sq

pensées, les perceptions et les actions au moyen de quelques principes générateurs étroitement liés entre eux et constituant un tout pratiquement intégré, que parce que toute son économie, qui repose sur le principe de l'économie de la logique, suppose le sacrifice de la rigueur au profit de la simplicité et de la généralité et parce qu'elle troue dans la "polythétie" les conditions de la polysémie. C'est dire que les systèmes symboliques doivent leur cohérence pratique c'est-à-dire leur unité et leurs régularités mais aussi leur flou et leurs irrégularités, les unes et les autres également nécessaires parce qu'inscrites dans la logique de leur genèse et de leur fonctionnement..."

Cette proposition constitue sans nul doute l'une des prémisses dans la définition du rapport entre pratique et projet, en ce qu'elle renvoie à la fois à ce qui constitue la pratique - soit sa "polythétie" - et à la nécessité de restituer cette pluralité de "thèses" et de positions sociales qu'elle actualise : dans la démarche du projet urbain, on est en même temps et de manière irréductible le spécialiste de telle discipline (architecte, géographie, sociologue, économiste...) et à ce titre aussi l'héritier - de la discipline, des conditions d'inscriptions de cette discipline dans un champ d'intervention donné, à travers sa propre inscription dans ce champ -, celui qui contribue au projet, et encore le citoyen.

Partant, la pratique - ce rapport tout à la fois "inouï et nécessaire" (5) à la réalité - apparaît dans une autre dimension qui lui est essentielle : elle est en même temps affirmation de sens en ce qu'elle singularise une position au sein d'une conjoncture réactualisant les déterminations structurales, y investissant

" une abstraction incertaine qui fait entrer le même symbole dans des relations différentes en l'appréhendant sous des aspects différents ou qui fait entrer des aspects différents du même référent dans le même rapport d'opposition" (6).

L'opération symbolique est donc constitutive de la pratique, opération symbolique qui procède d'une réassignation de signification, à la fois surdéterminée par la position sociale et économique de l'opérant et indéterminée dans son actualisation : quand, en effet, "la Z.U.P." est affirmée comme "Zone Urbaine Populaire" (7), la conformité au sigle est sans aucun doute respectée, mais elle est réinvestie d'une signification qui affecte un contenu social à un espace exprimant, et une position sociale - elle même polyvalente : mise à distance (8) ou étendard (9) confondus -, et un mode d'appropriation ; elle est également distante de la procédure que le sigle a pour fonction première d'exprimer : la procédure et le code

(5) P. Bourdieu op. cit. chap. III Structures, habitus, pratiques

(6) *ibid.* p. 146

(7)... propos d'enquêtes...

(8) c'est le propos des "beaux quartiers"

(9) mais aussi celui de la ZUP... Ace propos, voir notamment R. Hoggart *La culture du pauvre*

de l'urbanisme n'expriment un effet qu'un rapport circonstanciel que l'appropriation ultérieure d'un espace proche ou lointain s'est attachée à caractériser sur un autre mode.

Il reste que, dans cette opération de réassignation, s'effectue également une distribution de l'économie générale des pratiques mettant en oeuvre à la fois l'état - à un moment donné - des rapports entre groupes sociaux, et son évolution. En l'occurrence, la prééminence des architectes dans leur capacité à "(pré)dire la ville" était, dans ces années là, incontestée parce qu'elle rassemblait une demande sociale - la nécessité d'une production de logement -, un état de développement de la technique - notamment constructive -, une réalité de marché, et enfin un mode de recomposition symbolique, un discours sur la ville (10). C'est bien de la conjonction de ces différentes logiques qu'a émergé une pratique dominante, trouvant sa légitimité dans tel élément - partiel - du discours ou de la technique, ou encore de la demande sociale.

Car il s'agit bien d'un rapport de pouvoir : à travers l'opération d'assignation de sens, à travers aussi les groupes mobilisés dans cette opération qui ne saurait se limiter aux seuls architectes, s'affirme en effet un projet énoncé et reconnu, jusque dans les dérives qu'il a connues, voire jusque dans sa dénonciation qui rend explicites ses dysfonctionnements et où émerge à nouveau la pratique. C'est en effet "que les actes de connaissance qu'impliquent la méconnaissance ou la reconnaissance font partie de la réalité sociale et que la subjectivité socialement constituée appartient à l'objectivité" (11), de même que se joue la recomposition des rapports entre groupes sociaux à travers les modes d'appropriation de l'espace et les processus de valorisation ou de dévalorisation qui s'y attachent.

Le projet comme action

On s'est attaché jusqu'ici à définir le projet dans son rapport à la pratique, soulignant le rapport structurel qui associe le projet à ses conditions de production et à son inscription dans un contexte historique et sociétal donné ; il convient cependant, par cela même que la pratique révèle une logique d'action qui échappe aux déterminations structurelles, de saisir ce qu'il en est de la capacité de mobilisation.

Le projet et son historicité

Le détour historique et son rapport au projet s'imposent dès lors, qu'il s'agit cependant de spécifier : il est sans doute possible - et légitime - de tracer de vastes fresques inscrivant un projet dans un développement donné pour nécessaire ; il est également licite de souligner l'importance de l'oeuvre et son impact structurant, sur la forme urbaine comme sur l'imaginaire et les pratiques qu'elle aura pu susciter. Mais ne s'agit-il pas - dans l'une et l'autre approche - de quelque chose qui échappe à l'ordre

(10) Voir, notamment, J. Dreyfus *La ville disciplinaire*

(11) P. Bourdieu op. cit. p. 210

d'intelligibilité qui tente de comprendre ou d'expliquer ce qu'il en est de l'inscription actuelle de telle forme et de ses possibilités d'appropriation ou de réappropriation collectives ?

Cette question est d'autant plus aigüe quant, à travers l'affirmation d'un projet, il y a affirmation d'une volonté de recomposition, au moins partielle, d'un espace et/ou de sa signification, même ancienne ; c'est bien à travers l'inscription du projet dans une réalité qui lui est antérieure que celui-ci s'affirme, en même temps que cette dernière s'en trouve substantiellement modifiée.

L'analyse d'événements antérieurs, l'intervention notamment de tel urbaniste ou l'inscription de telle forme urbaine, contribue sans aucun doute à éclairer ce qu'il en a été d'un projet et de son devenir ; en ce qu'il s'est réalisé, le projet se nie en tant que tel et se donne pour ce qu'il est, partie prenante d'un processus tendant à la fois à la réalisation d'une oeuvre conjoncturelle et support possible d'une réactualisation échappant pour une bonne part au dessein initial.

Ce double visage du projet amène à considérer le détour historique d'un double point de vue :

On empruntera à Braudel et à l'Ecole des Annales le rapport nécessaire qui existe entre une époque, le contexte socio-politique qui la constitue et leurs formes d'expression formelle - y compris architecturale et urbanistique - et qui affirme à l'intelligence de celui qui examine cette période un rapport de signification ;

On empruntera à Foucault la nécessité de comprendre ce rapport d'intelligence comme un rapport d'interprétation qui s'attache à retenir de cette époque - de ce moment - les éléments pertinents qui constituent le germe de rupture au principe d'une recomposition aujourd'hui signifiante d'une évolution, voire d'une perspective toujours à l'oeuvre.

Partant, le projet s'affirme comme une opération visant une assignation de sens s'inscrivant elle-même dans un processus et tendant à la réalisation d'une forme concrète, donnant lieu à des possibilités d'interprétation possibles, suscitant des pratiques. Sans doute pourra-t-on prétendre, ci ou là, à une forme achevée : elle pourra l'être en ce qu'elle rend compte d'une totalité signifiante, restituant un état de développement ; il reste qu'il s'agit encore d'une réalité ouverte à réinterprétation, et c'est là qu'opère le projet.

B. WOEHL, décembre 1988